

BULLETIN

DE

l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

SOMMAIRE

Charles Van Lerberghe et Marie Bashkirtseff (<i>Communication de M. Gustave Vanwelkenhuyzen, à la séance du 14 janvier 1967</i>)	141
Proust et Maeterlinck : un pastiche inédit (<i>Communication de M. Carlo Bronne, à la séance du 16 septembre 1967</i>)	182
Sur un recueil d'hommages à Marcel Raymond (<i>Communication de M. Fernand Desonay, à la séance du 14 octobre 1967</i>)	197
Lettres inédites de Charles Nodier à Emile Buloz, par M. Albert Kies	213
CHRONIQUE	
Séances mensuelles de l'Académie	224
La deuxième Biennale de la langue française. Allocution de M. Joseph Hanse	225

Charles Van Lerberghe et Marie Bashkirtseff

Communication de M. Gustave VANWELKENHUYZEN,
à la séance du 14 janvier 1967

Charles Van Lerberghe ou les amours imaginaires. Le titre conviendrait au livre qui aurait pour sujet l'histoire sentimentale du tendre et chimérique poète ¹. Pour la composer, il suffirait de réunir les pages de son *Journal* et celles, inédites ou publiées, de sa correspondance, où il évoque l'une après l'autre et, parfois, l'une en même temps que l'autre, toutes celles qui occupèrent sa pensée et peuplèrent ses rêves : des femmes et des fantômes.

On y retrouverait les jeunes filles qu'il a réellement rencontrées, fréquentées, courtisées, aimées ou cru aimer. Amitiés amoureuses, qui toutes ont eu le même dénouement : à l'heure où il eût fallu se décider, s'engager, parler prosaïquement mariage, installation, subsistance, Charles reculait, se dérobaît, rompait sans rompre, temporisait. Parfois la demoiselle, lasse d'attendre, convoitait avec un autre, sans que l'abandonné en parût vraiment affecté. Pour lui, l'amour était source de poésie jusqu'aux fiançailles officieuses inclusivement.

Il est d'autres jeunes femmes qui n'ont fait qu'apparaître un court instant dans sa vie : ombres légères, fuyantes, plus devinées que vues, *entrevisions* dont le souvenir s'auréolait de mystère et de poésie.

« Rien de ce qui est lunaire ne m'est étranger », déclarerait un jour le prince de Cynthie ². Comment s'étonner que celui

1. M. R. Debever, grand connaisseur de V. L., nous a aidé dans nos recherches, en nous fournissant la copie de certains inédits. Qu'il soit ici vivement remercié.

2. Dans le conte intitulé *Sélection surnaturelle*. *La Plume*, 15 juillet 1900.

dont il était l'interprète se soit épris d'un amour non moins sincère de ces jeunes beautés, plus lointaines et plus immatérielles encore, qu'il ne connaissait qu'à travers les œuvres des peintres et des littérateurs : les Ligeia, les Séraphita, « la petite masque de Barbey »¹, l'Hérodiade de Mallarmé, la Rarahu de Loti, « certaines jeunes filles de Laforgue, de Poictevin »¹, les vierges de Botticelli, de Burne Jones, de Rossetti, de Kate Greenaway. Plus d'une, dont l'image énigmatique ou gracieuse ornait les murs de son cabinet, occupait sa solitude et aiguillait sa rêverie. Il lui importait assez peu de savoir qui elle avait été, quand et comment elle avait vécu. Il ne lui demandait que de vivre avec lui dans l'univers enchanté où il l'accueillait et de l'aider à parfaire par quelque trait de sa beauté singulière son propre idéal de beauté. C'est, en fait, toujours lui-même que Van Lerberghe poursuit à travers les femmes aimées, Séraphitus cherchant à joindre Séraphita.

Dans sa quête passionnée de la femme idéale, Charles en arrivait parfois à se détourner des vivantes, qu'elles fussent du passé, de son temps ou hors du temps, pour songer aux jeunes mortes, connues ou inconnues, réelles ou supposées, que leur éclat d'un jour rendait, parmi ce long cortège d'amantes illusoire, plus que d'autres attendrissantes et belles.

Marie Bashkirtseff fut au nombre de ces dernières. Que savait-il d'elle lorsque, pour la première fois, il la nomme dans son *Journal* ? Peu de choses sans doute. Il ne la connaît encore que par ouï-dire, à travers sa légende. L'étude de Barrès², qu'il citera plus tard, n'a pas encore paru.

Il sait que Marie était belle et qu'elle est morte phtisique dans la fleur de ses vingt-quatre ans ; qu'elle a laissé des mémoires et des lettres où elle s'est longuement, douloureusement racontée ; qu'elle y apparaît comme une nature d'exception, intelligente, sensible, artiste, fière, indomptée, aimant passionnément

1. *Art moderne*, 2 mars 1890. *Confession de poète*. L'article n'est pas signé, mais il est sans doute aucun de V. L.

2. Dans *La Légende d'une cosmopolite*. (*Trois stations de psychothérapie*, 1891). L'étude est datée de 1890.

la vie et frustrée de ce grand amour et de cette gloire qu'elle avait l'un et l'autre ardemment désirés. Il ne peut ignorer non plus que la renommée n'était venue qu'après sa mort et qu'elle la devait, comme elle l'avait finalement souhaité, à la publication posthume de ses écrits.

Van Lerberghe, mettant le point final au premier cahier de son *Journal*, écrivait fin 1889 :

« Je termine ici ces souvenirs. (...). J'avoue que j'aurais pu mieux employer mon temps à faire du grec ou à enfiler encore quelques rêves bleus. Peut-être eût-il mieux valu se promener simplement au soleil les mains en poche ou regarder du haut d'un pont couler l'eau. (...) Qu'à Dieu ne plaise, ajoutait-il, que j'aie le sort de Marie Bashkirtseff... mais il faut tout prévoir : la mort, la bêtise humaine. Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire »¹.

Charles ne souhaitait donc pas que ses mémoires, écrits pour lui seul, fussent un jour publiés. Il pensait que pour d'autres, des indifférents, ils manqueraient d'intérêt, risqueraient d'être mal compris, le couvriraient de ridicule. Tout au plus envisageait-il d'en permettre la lecture à « quelque intime et confidentiel ami » — il songeait peut-être à Mockel —, non sans redouter encore que celui-ci lui reprochât « (son) enfantillage, (sa) vanité et (ses) fautes de français »².

Il ne se dédiera pas deux ou trois ans plus tard, après avoir lu les souvenirs de Marie. Par contraste, les siens lui paraissent à présent plus insignifiants encore.

« Mon journal pour d'autres que moi ne pourrait pas signifier grand chose — et ce n'est pas à moi que viendrait la pensée de Mademoiselle Bashkirtseff, ah mon Dieu !³ Et puis comme tout

1. *Journal*, Cahier I (1861-1889), f. 191. Tous les inédits et documents cités dans cette étude appartiennent, sauf indication contraire, aux collections du Musée de la littérature.

2. *Ibidem*.

3. Marie avait écrit : « Je voudrais devenir une personne telle que mon journal fut intéressant pour tous. » *Journal*, p. 33. Et encore : « L'idée que mon journal ne sera pas intéressant, l'impossibilité de lui donner de l'intérêt en ménageant des surprises, me tourmentent. » *Ibidem*, p. 196. Sauf indication contraire, les citations tirées du *Journal* de M. B. renvoient à l'édition Nelson.

cela est terne, vide, monotone, comme tout cela reflète (c'est là cependant son mérite) ma pauvre petite vie »¹.

En août 1891, il passe, comme chaque année en ce temps-là, des vacances chez sa sœur mariée, Madame Hellemans, qui réside l'été à la campagne, aux environs de Louvain. C'est là qu'il découvre Marie. Il note dans son *Journal* :

« M^{lle} Bashkirtseff. Ses mémoires, ses lettres. Lectures inoubliables au soleil du matin dans le *parc* de Winxele. »

Et, pour résumer sa première impression sur la jeune mémorialiste, il reprend la brève définition que Barrès a donné d'elle : « Notre Dame qui n'étes jamais satisfaite ». Puis aussitôt il envisage de « faire un article sur cette délicieuse Marie Bashkirtseff »².

Charles a-t-il trouvé les livres de Marie dans la bibliothèque de sa sœur ? Il paraît plus vraisemblable qu'après lecture de la récente étude de Barrès, il les ait acquis et emportés en vue d'occuper ses loisirs à la campagne.

Les *Lettres* venaient de paraître, cette année-là, pour la première fois, chez Charpentier et Fasquelle, à Paris, avec la préface de François Coppée, des fac-similés d'autographes et de croquis et quatre portraits en héliogravure. Bonne occasion pour se procurer également les deux volumes du *Journal*, publié quatre ans plus tôt chez les mêmes éditeurs par les soins et avec une préface d'André Theuriet.

Il allait donc connaître, il verrait vivre, grâce à ses écrits, celle dont la fluide image, depuis tantôt deux ans, a maintes fois passé dans ses songes.

A Schaerbeek, où il habitait, Van Lerberghe avait parcouru, promeneur solitaire, la vallée de Josaphat, tout en lisant *le Mariage de Loti*. Hanté par l'image de Rarahu, la jeune Tahitienne, n'avait-il pas imaginé qu'il la surprénait se baignant dans l'étroite vasque de la Fontaine d'amour !

Voici qu'aujourd'hui ses « lectures du matin sous les arbres » lui révélaient une autre jeune femme, plus émouvante encore : Marie Bashkirtseff.

1. *Journal*, Cahier III (1891-1894), f. 111.

2. *Ibidem*, f. 52.

« A lire là, écrit-il, le soleil, le plein air, le vent, les fleurs, les paysages accompagnent la pensée, et il entre quelque chose de tout cela à votre insu, dans la splendeur de l'image évoquée.

« Certaines lectures me paraissent adorables rien que par l'endroit, le moment où je les ai faites, et par la disposition de mon âme » ¹.

Avant de retourner à la ville, Charles qui, pour l'instant, s'intéresse aussi à l'astronomie et, par les belles soirées, s'est plu à observer le ciel, résume ainsi — et non sans humour — son séjour à la campagne :

« Je puis dire que la plus grande joie éprouvée en ces derniers temps a été de penser à Rarahu, à M^{lle} Bashkirtseff, à Mars et à la lune » ².

Le voici revenu en son modeste logis de célibataire : deux chambres, au premier étage d'une épicerie, au n^o 339 de la rue Rogier. Il a tout loisir de penser aux vacances écoulées, d'évoquer celle qui lui a conté sa vie, de ranimer à tout instant, en rouvrant ses livres, l'enthousiasme qu'elle a éveillé en lui.

Fernand Severin, le confident de Charles, a écrit, parlant de cette exaltation de son ami : « Admiration étrange dans son excès, qui semblait reposer sur des affinités et qui prenait presque la forme de l'amour » ³. Le sage et circonspect Severin exagérerait-il ? Il suffit, pour s'assurer du contraire, de lire ces lignes du *Journal* :

« Marie Bashkirtseff : mon immortelle fiancée. Elle est là sur ma table. Elle aussi — comme ma mère — préside à mes travaux, purifie mes pensées. J'eusse aimé ne pas connaître son doux visage pour savoir si je l'eusse autant aimée — pour son âme seule !

« Je suis parfois bien romantique ! Un après-midi, à Winxle (je lisais alors ses mémoires), je me suis assis au bout de la drève du bois, dans un coin bien solitaire, devant un mélancolique et beau paysage, vers la tombée du soir. Et je lui dis : Admirable enfant ? Marie ! s'il est vrai que les âmes survivent et peuvent nous entendre, je vous salue et je vous aime. Vous devez être

1. *Ibidem*, f. 52.

2. *Ibidem*, f. 53.

3. F. Severin, *Ch. V. L. Esquisse d'une biographie*. A.R.L.L.F., Bruxelles, 1922, Pp. 17-18.

ici près de moi dans cet air, dans cette lumière : à cette heure, quelqu'un au monde vous espère-t-il plus ardemment ! Que ce soit vous l'ange qui vienne un jour à ma rencontre » ¹.

Admirable enfant, ange, fiancée, je vous aime : les voilà dits les mots consacrés, les mots que Charles n'adresse qu'à ses *images* et à celles qui « ressemblent à ses images », aux plus chères de ses élèves. Il n'est pas de plus ardent, ni de plus clair aveu. Il n'en est pas de plus gratuit non plus, ni de moins contraignant puisqu'il n'engage le poète que vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis d'une morte.

Le projet de Van Lerberghe d'écrire un article sur Marie Bashkirtseff date d'août 1891. Son étude paraîtra dans *la Société nouvelle* en mars 1895. Comment expliquer le long intervalle qui sépare l'idée première de sa réalisation ?

Depuis deux ans Van Lerberghe est inscrit — vieil étudiant de vingt-huit ans ! — à l'Université libre de Bruxelles, où il suit les cours de philosophie et lettres. Il a réussi l'examen de deuxième candidature en mars 1891. Il poursuit à présent ses études et les achèvera en juillet 1894. C'est une période creuse dans sa production littéraire : entre la publication des *Flaireurs* (1889) et la première version des *Entrevues*, dont il annonce l'achèvement au printemps de 1895, le meilleur de son temps est consacré à l'étude du latin, du grec et de la philosophie ².

A certain moment il fait huit heures de grec par jour. « Si mes pauvres yeux le voulaient, note-t-il dans son *Journal*, je travaillerais encore des nuits entières, car j'ai dans mon âme une énergie sauvage » ³. Et d'expliquer : « Je dois pour ainsi dire me forcer moi-même à me distraire le soir dans quelque autre occupation. Autour de moi sur ma table des romans non découpés (*sic*), des vers nouveaux, mes notes sur l'Évangile, sur les Sept Princesses ⁴, sur Marie Bashkirtseff... des articles à faire... Et

1. *Journal*, Cahier III (1891-1894), f. 78.

2. « Il déclarera plus tard n'avoir pas écrit, pendant ses trois années d'université (non trois, mais quatre), plus de cinquante vers. » F. Severin, *ét. citée*, p. 13.

3. *Journal*, Cahier III (1891-1894), f. 100.

4. *Les Sept Princesses*, de M. Maeterlinck, venaient de paraître chez Lacomblez, à Bruxelles. — Voir la lettre de Ch. V. L. à Maeterlinck au sujet de cette pièce. R. Van Nuffel, dans *Annales de la Fondation M. M.*, T. 6, 1960, pp. 60 à 124.

rien de tout cela ne parvient à me détourner de mon grec »¹.

Pour l'amour du grec aurait-il perdu jusqu'au goût de l'amour ? Il n'en est rien. Car si Charles, dont le temps est absorbé par l'étude, est forcé de remettre à plus tard l'article projeté, il n'en pense pas moins à Marie. A maintes reprises dans ses lettres et dans son *Journal* et constamment — on n'en peut douter — dans ses rêveries, il l'évoque, la cite, la mêle aux événements de sa vie, confronte ses réflexions aux siennes, compare leurs destinées.

Dans une lettre du 31 janvier 1892, à Severin qui lui a vanté ses promenades aux alentours de Virton, Van Lerberghe réplique :

« Laissez-moi vous parler aussi un peu de la campagne. Vous devez souvent vous dire que ces rats de ville comme moi n'y comprennent quand même pas grand chose. Mais c'est une erreur. Quand le rat de ville va aux champs, il a aussi sa façon d'être ému. Moi les paysages m'accompagnent. Ma petite Bashkirtseff disait de son amour : *C'est un accompagnement pour couvrir les lamentations de mon âme* »².

Peu de temps après, il approuve, en la recopiant dans son *Journal*, une pensée prise au *Journal* de Marie, pensée qu'il citera, plus tard, en l'abrégeant, dans son étude sur elle.

« Marie Bashkirtseff, écrit-il, note avec beaucoup de justesse : « Je sais bien que je n'irai rien demander pour moi, mais pour une autre je ferais cent bassesses, car ce sont des bassesses qui élèvent. Les plus belles actions se font encore par égoïsme. Demander pour moi serait sublime parce qu'il m'en coûterait... Oh ! rien que d'y songer, l'horreur !... Mais pour un autre, on se fait plaisir et on a l'air de l'abnégation, du dévouement, de la charité en personne. Et on croit naïvement qu'on est véritablement sublime ! » « Oui, reconnaît Van Lerberghe en faisant retour sur lui-même, demander pour moi serait sublime ! »³.

1. *Journal*, Cahier III (1891-1894), f. 100.

2. Ch. V. L., *Lettres à F. Severin*. Renaissance du Livre, Bruxelles 1924, p. 9.

3. *Journal*, Cahier III (1891-1894), f. 181. La citation est abrégée, Cf. M. B., *Journal*, p. 195. — Dans son étude sur M. B., Ch. V. L. l'abrège encore davantage : « Demander pour un autre c'est une bassesse qui élève ; on croit naïvement qu'on est charitable, dévoué. Demander pour soi serait sublime. » P. 10.

Comparant son zèle d'étudiant à celui de la jeune fille qui, à l'atelier où elle se perfectionnait dans l'art de peindre, quêtait l'approbation de Julian, Charles constate : « Comme je ressemble à Marie Bashkirtseff ! Moi aussi je vais à l'atelier, apprendre quoi et pourquoi ? Moi aussi je m'étourdis d'une bonne parole du maître ¹ et le moindre revers m'accable, me fait désespérer de tout. » Et de s'apitoyer sur le sort de son amie et, par la même occasion, de s'attendrir sur le sien dans le présent et dans le futur.

« Pauvre fille, comme moi si pleine de courage, de bonne volonté, si ardente au travail et qui meurt à cette misérable tâche ! Est-ce que nos destinées vont se ressembler jusqu'au bout ? Quel inutile métier allons-nous apprendre là ? Est-ce bien à moi de lui faire des reproches... Ce qui m'induit à ces pensées c'est la fin de cette belle journée (...) Pauvre moi ! » ².

Dans des notes prises, fin 1893, en lisant les *Mémoires* de Goethe, que lui a prêtés son ami Severin, Van Lerberghe avoue sa déception. Le grand homme, selon lui, se laisse aller à des pensées par trop terre à terre. Et c'est encore une occasion de nommer Marie pour dire combien à l'œuvre qu'il vient de lire il préfère son *Journal* à elle.

« Il y a ainsi, écrit-il à propos des *Mémoires* de Goethe, des milliers de remarques. Franchement (c'est un sacrilège, mais je m'en fous) j'aime mieux les pages brûlantes et passionnées où la pauvre Marie Bashkirtseff se raconte elle-même. La sérénité olympienne m'a l'air un peu bourgeoise. Après tout il y a peut-être quelque chose de bonhomme aussi dans tous les grands : Hugo, Balzac, par exemple, ils ont des pages semblables » ³.

Au début de 1895, une réflexion cueillie dans le *Journal* de Marie lui inspire une méditation, où il complète et corrige la pensée de l'amie.

1. Il s'agit d'Alphonse Willems, son professeur de grec.

2. *Journal*, Cahier III (1891-1894), ff. 183-184. 29 mars 1892.

3. *Ibidem*, ff. 256-257. Cf. lettre de Ch. V. L. à F. Severin (Bruxelles, 23 novembre 1893) : « Je vous avoue qu'ils (les *Mémoires* de Goethe) m'ont déçu. Le premier livre surtout est tellement papa que je l'ai lu en sautant des pages. (...) Avez-vous déjà remarqué l'air bête que savent avoir ainsi les géants ? » Ouvrage cité, p. 53.

« La vie est logique et nous prépare aux événements », dit Marie Bashkirtseff¹. « Oui, reconnaît Van Lerberghe, la vie nous prépare au bonheur. Le bonheur vient lentement et doucement en nous comme le soleil dans l'aube, comme le sourire sur les lèvres. Le malheur vient toujours comme un voleur, à l'improviste. Il survient comme un orage dans une chaude et sereine après-midi d'été. »²

On le voit : le *Journal* de Marie est, au long de ces années, l'un des livres auxquels Charles se reporte le plus volontiers. Il le lit, le relit, s'en pénètre, en nourrit sa réflexion. Ces « pages brûlantes et passionnées » le font vivre, espérer, souffrir avec elle, un peu comme s'il était elle, comme si elle était lui. Elle est une compagnie, un exorcisme. Le seul nom de Bashkirtseff résume pour lui des journées de rêveries délicieuses et de douces méditations.

Un jour d'accablement, il compare son souci à l'infortune de son amie : sa myopie s'est aggravée ; il lui a fallu changer les verres de ses lunettes. Le voilà qui se croit déjà menacé de cécité. « Il faut que je lise et écrive de plus loin, ce qui me gêne beaucoup. Ah ! quelle misère ! Les lamentations de Marie Bashkirtseff qui devint sourde, combien je pourrais aussi les faire — et plus encore — moi qui deviens aveugle ! »³. Crainte vaine, accident bénin que son imagination a démesurément grossi. Mais, en exagérant son mal, ne trouvait-il pas quelque réconfort à se rapprocher de Marie et, le temps d'une songerie morose, à se sentir autant, sinon plus malheureux qu'elle ?

Le 24 juillet 1894, Van Lerberghe obtient son diplôme de docteur en philosophie et lettres. Finies les longues veillées consacrées à l'étude du grec et de la philosophie. Et vive la poésie ! Mais, avant toute autre entreprise, Charles va réaliser l'ancien projet : écrire son étude sur Marie.

« Terminé la première recollection de mes notes sur Marie Bashkirtseff, écrit-il. Dieu quel travail ! C'est que j'ai là un entassement de notes, une forêt vierge ; il faut classer, résumer,

1. « C'est ce que je regrette », ajoutait-elle. *Journal*, p. 421. Ces derniers mots n'ont pas été repris par V. L.

2. *Journal*, Cahier IV (1894-1898), f. 67.

3. *Journal*, Cahier III (1891-1894), f. 118.

émonder tout cela. Je m'y perds. Le style est encore à l'état nébuleux, chaotique. Aucune idée nette d'ensemble. Un amoncellement de mots pour écrire un article qui ne peut être long. Est-ce une bonne méthode ? Je n'en sais rien. Il faut avoir bien du temps. Mon article me demandera un mois ! Et ceux qui le liront croiront à cause des nombreuses citations que je l'ai fait en une heure. Je crois qu'il sera bon tout de même et que Marie y paraîtra très grande, radieuse et que ceux qui auront la tentation de la lire après, dans ses mémoires, seront quelque peu déçus »¹.

Ainsi donc, il soupçonne — et sans doute n'a-t-il pas tort — qu'à force d'avoir rêvé d'elle, il l'a grandie, transfigurée, idéalisée. Aimer n'est-ce pas embellir ?

Telle qu'il l'imagine, Charles la suit à travers les événements de sa vie, partage ses joies et ses peines, participe à ses luttes et à ses déceptions. Il n'est plus seul ; il a fait d'elle la compagne de ses jours. Il n'empêche qu'il distingue ce qui les différencie : elle, ardente à vivre et, par là, vulnérable ; lui, résigné, mais obstiné et naturellement serein.

« Bonne chose, note-t-il, que de fouiller ainsi une vie. Cela m'aide à comprendre un peu ce que c'est, du fond de mes catacombes. Et puis l'âme ardente de cette sublime enfant — à bien des heures — s'agite en moi et me transfigure. » Mais il ajoute aussitôt : « Je trouve difficile presque de n'être pas résigné dans la vie. Elle, ne le fut guère, mais la résignation est une vertu commune. Tant de gens se résignent à n'être rien. Et même ils ne s'y résignent pas car ils ne sont rien, naturellement, sans effort. C'est dans la nature peut-être². L'arbre donne ses fleurs et ses fruits, chacun selon son espèce. Moi je suis un être flegmatique, calme, sans colère, facilement résigné, travaillant à ma tâche simplement, comme un opticien à ses lunettes, avec patience et persévérance. Et cependant de grandes ambitions, mais silencieuses, solitaires, hautaines, reposent dans mon cœur.

1. *Ibidem*, f. 69.

2. Marie avait écrit : « Dieu veut une résignation allemande, et j'en suis incapable. Croit-il que ceux qui se résignent ainsi aient à se vaincre ? Oh ! que non ! Ils se résignent parce que cela coûte moins de peine. Est-ce un mérite d'être calme quand ce calme est dans la nature ? » *Journal*, pp. 81-82.

Ce suffisant dédain qu'ignorait Marie Bashkirtseff, je le possède bien plus qu'elle. Mais je n'ai pas sa beauté d'archange au glaive flamboyant et de météore. Je suis l'insecte lent et patient qui fore son trou. Il ne sait pas où ça va le conduire ; qu'importe il fore son trou. Le bon Dieu est souvent avec ces pauvres bêtes là »¹.

C'est, sinon une philosophie, une sorte d'art de vivre, conforme à son tempérament, que Charles esquisse ici, comme pour se justifier vis-à-vis de lui-même.

Son étude est achevée, ou presque achevée, lorsqu'il décide, vers la mi-janvier, d'écrire à la mère de Marie. Pourquoi cette tardive démarche, alors que déjà son article est accepté et fixée — lui-même l'annonce — la date de sa publication ?

S'adressant à Madame Bashkirtseff, le poète lui pose une ou deux questions, semble s'entourer de quelques précautions en la rassurant sur ses intentions. En vérité, l'essentiel objet de sa lettre est d'obtenir un portrait inédit de Marie. Un ami peut-être — Severin ou Mockel — a engagé Van Lerberghe à entrer en relations avec cette dame. Le post-scriptum nous apprend qu'il envoie sa lettre à une adresse dont il n'est pas très sûr².

« Madame,

Je prépare en ce moment un article sur Mademoiselle Marie Bashkirtseff, votre fille, dont j'ai lu avec admiration et sympathie le *Journal* et les *Lettres*. Cet article, que j'aurai l'honneur de vous envoyer, paraîtra en mars dans la revue belge : *La Société nouvelle*. Marie Bashkirtseff est encore peu connue chez nous, j'espère que les pages que je lui consacre rendront sa mémoire chère à nos poètes et à nos artistes.

Je prends la liberté de vous écrire, Madame, pour vous demander si ces Mémoires ont été publiés de votre plein consentement ou si votre fille les ayant envoyés à votre insu, ce serait à votre insu que la publication en aurait été faite.

1. Ch. V. L., *Journal*, Cahier IV (1894-1898), ff. 69-70.

2. Marie mourut, si l'on en croit la plupart de ses biographes, au 61 de la rue de Prony, dans le 17^e. V. L., dans son étude (p. 8), parlera de l'atelier de la jeune fille, situé rue Hégésippe Moreau, dans le 18^e.

Si peu probable que me paraisse ce dernier cas, je voudrais cependant que vous ayez la bonté de m'assurer dans mon opinion ¹.

J'attache une certaine importance au portrait physique de Marie Bashkirtseff, à cause de la conscience et de la joie qu'elle avait de sa beauté ! Serait-ce abuser de votre obligeance que de vous demander si vous n'auriez pas pour moi une photographie plus précise que les portraits qui ornent le volume des Lettres et les Mémoires ².

Ce me serait en même temps un précieux et charmant souvenir de Celle qui pendant de longs jours a occupé ma pensée et dont je garderai à jamais la radieuse mémoire ³.

Enfin puis-je vous demander aussi de m'indiquer les articles de *revues*, consacrés à Marie Bashkirtseff et dont vous auriez connaissance ? Je n'ai lu en ce genre que les belles pages de M. Barrès, dans ses *Trois Stations de Psychothérapie*.

Excusez-moi, Madame, de vous demander ces renseignements ; je n'eusse osé le faire si ç'eût été exclusivement dans mon propre intérêt.

Je vous prie d'agréer, Madame, l'expression de mon profond respect.

Charles VAN LERBERGHE

homme de lettres

339, rue Rogier

Bruxelles

Bruxelles 20 janvier 1895.

1. Marie avait demandé que son *Journal* fut publié dix ans après sa mort. Il le fut dès 1887.

2. Dans son étude pourtant, V. L. écrivait : « Considérez-la dans ce joli portrait qui orne le volume des correspondances, la joue inclinée sur ses mains jointes et vous regardant franchement de ses beaux yeux sombres. C'est l'énigme d'elle-même qu'elle vous propose, en vous disant qu'elle n'a pas de secrets ; avec un vague sourire aux coins des lèvres, en vous disant toute la vérité. » (p. 4.)

3. Cette demande du poète à la mère de Marie est à rapprocher de ce qu'il écrivait, quelques années plus tôt, dans son *Journal* : « J'eusse aimé ne pas connaître son doux visage pour savoir si je l'eusse autant aimée — pour son âme seule ! » (Voir ici même p. 145) La contradiction n'est qu'apparente. Au commencement, V. L. eût préféré imaginer la jeune fille uniquement d'après ce qu'elle dit d'elle dans ses écrits. Dès le moment où son apparence physique lui est révélée, il la souhaite aussi fidèle et précise que possible. La rêverie de V. L. part toujours du réel et ne cesse de s'en nourrir. On sait combien il aimait s'entourer d'images qui l'aidaient à concrétiser ses amours rêvées.



Fig. 1. — « ... la joue inclinée sur ses mains jointes et vous regardant franchement de ses beaux yeux sombres(...) avec un vague sourire au coin des lèvres ... »
(Photo *Le Soir*).

P. S. Prière de vouloir bien m'indiquer à quelle adresse exactement je pourrai envoyer mon article. »

La réponse ne tarde guère et met le poète en joie. Il écrit dans son *Journal* :

« M^{me} Bashkirtseff mère m'envoie une lettre charmante accompagnée du portrait de sa fille. Elle y a écrit délicatement : « Ceux qui l'ont aimée la pleurent sans vouloir être consolés, d'autres, qui ont passé près d'elle sans la connaître, la regretteront toujours. Ctesse d'Estienne. » ¹.

Nous ne possédons pas la lettre de M^{me} Bashkirtseff. Il eût été intéressant de connaître ses réponses aux questions posées par Van Lerberghe. La lettre de remerciement qu'il adresse, dix jours après la première, à M^{me} Bashkirtseff ne dit mot des renseignements demandés et sans doute obtenus. Elle est tout entière consacrée à exprimer son contentement et sa reconnaissance à propos du portrait que sa correspondante lui a fait parvenir.

« Madame,

J'ai bien reçu votre si aimable lettre et le ravissant portrait où vous avez inscrit, dans une pensée si délicate, la plus touchante parole. Je vous remercie de tout cœur.

Le petit portrait de M^{lle} Bashkirtseff à 16 ans m'a fait le plus grand plaisir. Je l'ai placé près de moi sur ma table de travail. Elle est présente ainsi à mes yeux comme elle l'est à ma pensée. Cependant, Madame, je me suis demandé si je ne vous privais pas d'un souvenir, ce que je regretterais de faire. *En ce cas je vous prierais de me le dire* ² et je vous renverrai (*sic*) le portrait. Sinon je me permettrai de le garder pour moi. Il m'est précieux et cher, non seulement par l'admirable enfant de génie qu'il rappelle, mais aussi, et surtout même, parce qu'il me vient de sa mère.

1. *Journal*, Cahier IV (1894-1898), ff. 71-72. Cette dédicace sert de conclusion à l'étude que la Ctesse d'Estienne a publiée dans le *Correspondant* du 25 juin 1891, pp. 1075 à 1097. Une autre étude d'elle sur M. B. paraîtra dans *la Chevauchée*, n^{os} des 15 septembre, 1^{er} et 15 octobre 1902.

2. Soulignés dans la lettre.

Je vous en remercie encore, Madame, infiniment et daignez agréer l'expression affectueuse de mon respect.

Charles VAN LERBERGHE

Bruxelles, 30 janvier 1894 »¹.

Ainsi donc Charles a obtenu le portrait qu'il souhaitait² et, la donatrice ne le lui ayant pas réclamé, il l'a placé, écrit-il, « près de (lui) sur (sa) table de travail ». Il lui assignera bientôt une autre place, plus en vue, où Hubert Krains, le visitant dans sa garçonnière de la rue Rogier, aux murs ornés de gravures et de photographies, le découvrira.

« Sur la cheminée, écrit le romancier du *Pain noir*, se trouvait le portrait de l'impératrice Élisabeth d'Autriche ; un peu plus tard, un autre portrait vint lui faire pendant : celui de Marie Bashkirtseff »³.

L'article de Van Lerberghe parut, comme il l'avait annoncé, dans le numéro de mars de la revue belge *La Société nouvelle*. Il en fut fait un petit nombre de tirés à part dont Charles, selon sa promesse, s'empressa d'envoyer un exemplaire à la mère de Marie, y mettant cette brève dédicace : « A Madame Bashkirtseff / En respectueux hommages / L'auteur »⁴.

La Marie qu'évoque son portraitiste et celle qui s'était décrite elle-même sont-elles bien une seule et même femme ? Encore que Van Lerberghe ait reconnu qu'il avait écrit une apologie⁵, les nombreuses, très nombreuses citations qu'il emprunte au *Journal* et aux lettres de la jeune fille, prouvent que son intention fut bien de la décrire telle qu'elle était, telle qu'elle s'était révélée dans ses écrits. C'est, pour reprendre ses propres termes, « l'exacte, l'absolue, la stricte vérité » qu'elle a prétendu y exprimer. C'est

1. Nous devons à la grande obligeance de M^{me} Thomas Braun la communication des deux lettres citées. Qu'elle accepte ici nos sincères et vifs remerciements.

2. On possède, paraît-il, une soixantaine de photos de Marie, sans compter ses autoportraits.

3. *Portraits d'écrivains belges*. G. Thone, Liège 1930, P. 32.

4. Communiqué par M^{me} Th. Braun. — M^{me} Bashkirtseff mère mourut en 1921.

5. Lettre de Ch. V. L. à Émile Lecomte, publiée par R. Van Nuffel, dans *Annales de la Fondation M. Maeterlinck*, T. IV, 1958, p. 27.

aussi cette vérité-là, avec ses ombres et ses lumières, que Charles a tâché de rendre, sans avoir cherché toutefois à cacher sa ferveur.

L'étude de Van Lerberghe est, il convient de le remarquer, la première en Belgique, depuis la mort de Marie, à lui avoir été consacrée. Qui plus est : le poète reste aujourd'hui le seul parmi ses compatriotes qui ait évoqué assez longuement la figure de la jeune morte ¹.

On s'étonne un peu qu'au moment de sa publication l'article ait passé complètement inaperçu. Charles lui-même constate l'indifférence de ses compatriotes et en prend, semble-t-il, aisément son parti, encore qu'il eût souhaité, s'il en faut croire sa lettre à M^{me} Bashkirtseff que ces pages fissent connaître la jeune mémorialiste aux poètes et aux artistes de Belgique.

« Mon article sur M. B. (*sic*) n'a éveillé aucun écho, note-t-il. Personne, mais personne absolument n'en a parlé. Ma douce héroïne, sur ce, se fût bien désolée. A moi ce silence est naturel et indifférent. Comme un homme qui du haut d'un pont dans la nuit laisse tomber dans l'eau un léger caillou : il écoute, aucun bruit, pas le moindre petit choc, rien, l'éternel silence et la nuit. Et pourtant, il a ouvert sa main et la pierre est tombée, elle est tombée dans l'abîme profond et là certes elle a éveillé des ondes invisibles et grandissantes. »

Charles ajoute : « Écrit sur cette idée une pièce de vers » ².

Cette pièce, il est aisé de la reconnaître. Elle s'intitule *Rayonnements* et fera partie des *Entrevisions* ³. Van Lerberghe, dans

1. Parmi les nombreuses études et les ouvrages sur M. B. que signalent la Bibliographie de Talvart et Place et celle de Hugo P. Thieme (suppléments compris), il n'en est pas un seul qui ait paru en Belgique. L'article de Ch. V. L. n'est pas mentionné. — On pourrait compléter ces listes en citant pour la Belgique : Léon Deffoux, *Maurice Barrès et la singulière « actualité » de M. B.*, *La Meuse* (Liège), 11. 2. 1924 ; Marguerite d'Escola, *Le Cas de M. B.*, *La Revue belge*, 1. 3. 1924 ; Pierre Borel, *M. B. ou la jeune fille qui charma la mort*, *Le Soir* (Bruxelles), 9. 3. 1961 ; L. Treich, *Notes parisiennes. Le Journal de M. B.*, *Le Soir*, 11. 3. 1956 ; Arlette Gabail, *La Vie passionnante de M. B.*, *Le Soir* du 4. 8. 1960 au 12. 8. 1960 ; L. Treich, *Notes parisiennes. Le Centenaire de M. B.*, *Le Soir*, 12. 11. 1960 ; M. L., *Le Journal de M. B.*, *Le Soir*, 9. 3. 1961. Ce dernier article, écrit à propos d'une réédition du *Journal de M. B.*, est le seul qui soit d'une plume belge, M. L. désignant notre aimable confrère, le critique et essayiste Marcel Lobet.

2. *Journal*, Cahier IV (1894-1898), ff. 85-86.

3. *Entrevisions*. Ed. 1898 et Crès 1923. — Cf. *La Roulotte*, n° spécial consacré à Ch. V. L., 1904, p. 9, note 1.

une lettre à Albert Mockel, qu'il faut dater de mars 1897, en explique et commente le sujet. La seule différence avec la première conception : dans la lettre, comme dans la pièce de vers, le caillou est devenu une fleur, c'est-à-dire un poème ¹.

* * *

On eût pu croire qu'ayant mis dans son étude tout ce que lui avaient inspiré son admiration et son attachement pour Marie, Charles se serait peu à peu lassé, détaché d'elle et que l'image de la jeune fille se serait effacée devant d'autres images, plus proches et plus attrayantes en leur nouveauté.

Il suffit de parcourir ses lettres à Severin, à Mockel, ou à l'une et à l'autre de ses amies, pour se convaincre que la « divine enfant » n'a pas fini d'occuper sa pensée.

Le nom de l'aimée revient à maintes reprises sous sa plume. Tantôt il évoque tel épisode de la vie de Marie, précise tel trait de son caractère ; tantôt il cite et commente telle de ses réflexions. Elle ne cesse d'être pour lui ce qu'elle fut jusqu'à ce jour : une présence discrète, une confidente, une conseillère, une inspiratrice.

À la fin de 1895, Charles fait le relevé, comme il en a l'habitude, de ses activités au cours de l'année écoulée, de cette année où, libéré de ses études, il a pu enfin renouer avec les muses. Dans la vie pratique, les déceptions ne lui ont pas été épargnées. C'est en vain que, nanti de son diplôme, il a sollicité un poste de professeur dans l'une ou l'autre petite ville de province. Les démarches faites pour obtenir un emploi dans les cadres du personnel consulaire à l'étranger, ou une place au Ministère des Beaux-Arts ont de même échoué.

1. « C'est dans un décor de forêt (...) Un enfant y apparaît à l'orée, près d'une eau. C'est le poète. Il porte une fleur qu'il jette dans l'eau. Il écoute. Rien. Mais il se console aisément et rentre dans le bois... écrire de nouveaux poèmes. Pendant ce temps il se passe dans l'eau toutes sortes de phénomènes physiques, d'immenses ondulations qui se propagent et se prolongent à l'infini. Bref sa divine parole a troublé l'infini sans qu'il s'en doute seulement » (Inédit).

Voir aussi lettre du même au même, du 28 novembre 1897. — *Rayonnements* a d'abord paru dans la revue *Le Coq rouge*, T. I, 1895, pp. 73-75.

Des compensations d'un autre ordre ont heureusement adouci l'amertume de ces échecs.

« 1895, littéralement, ne fut pas sans bonheur », note-t-il dans son *Journal*. Et de préciser : « Une assez jolie moisson de vers. Une résurrection presque inespérée. D'emblée le vers libre me fut familier et certaines pièces comme *l'Initiation matinale*, *Entrevision*¹, *Rayonnement*², *L'Insinuée*³ compteront probablement parmi les meilleures de mon prochain volume⁴. Puis aussi la brochure Bashkirtseff, la collaboration à *l'Almanach des poètes*⁵, la représentation des *Flaieurs* à Bruxelles, à Liège, à Paris⁶. »

Ce bilan de l'année établi, lorsque Van Lerberghe en vient à conclure, il y a dans le sentiment qu'il exprime et jusque dans son expression, comme un rappel de la pensée et de la manière de Marie :

« Il en est toujours de même, écrit-il. J'obtiens plus que je n'ose espérer et plus que je ne mérite en littérature, mais dans

1. *L'Initiation matinale*, appelée précédemment *l'Initiation sentimentale* (*Journal*, Cahier IV, 1894-1898, f. 75) a paru dans la revue *Stella* en 1895 ; *Entrevision*, la même année, dans *l'Art jeune*. Un autre poème, portant ce même titre, a paru dans *le Réveil*, n° de février-mars 1895. Les deux premières pièces ne figurent pas dans la 1^{re} édition des *Entrevisions* (1898), mais ont été recueillies dans l'édition posthume des *Maîtres belges* (G. Crès, 1923). — On sait que sur les conseils de ses amis, Mockel, Severin et surtout Maeterlinck, le poète supprima bon nombre de pièces avant de livrer son manuscrit à l'impression.

2. A propos de *Rayonnement*, voir ici même, p. 156, note 1.

3. *L'Insinuée* a paru dans la revue *Le Réveil*, n° d'octobre-novembre-décembre 1895 et a été recueillie dans les *Entrevisions* de 1898.

4. De cette année 1895 datent également *Ronde* (« Mets ta main ronde dans ma main ») (*Journal*, Cahier IV, f. 108. — Entr. 1898), *La Fontaine de vie* (*Journal*, IV, f. 75. — Entr. 1923) et *Interlude*, publié dans *Le Réveil*, n° d'avril 1895 (Entr. 1898).

5. Il s'agit du poème *Novembre*, qui devait paraître dans *l'Almanach des poètes*, Mercure de France, Paris 1896, et être recueilli dans les *Entrevisions* de 1924 (pp. 185 à 188).

6. *Les Flaieurs* (1889) furent représentés pour la première fois à Paris, le 5 février 1892, au théâtre de la Gaîté Montparnasse, par le *Théâtre d'art*, sous la direction de Paul Fort. La pièce fut reprise à Bruxelles, le 18 décembre 1895, à la Maison d'art d'Edmond Picard, sous la direction cette fois de Lugné Poe. Elle fut jouée, au cours de la même tournée, à Liège, le 20 décembre au Casino Grétry. Elle fut représentée à Paris, le 12 janvier 1896, au *Théâtre de l'Œuvre*, et à Amsterdam, le 14 janvier. Enfin, elle allait être reprise à Berlin, au cours de l'automne 1902. (Voir *Lettres à F. Severin*, p. 291).

la vie ce qu'on accorde à tout le monde, m'est refusé. Ma déveine de ce côté est pitoyable »¹.

Mais, pas plus que Marie, Charles ne s'abandonne. L'art ne lui reste-t-il pas, qui console, exalte, donne un sens à la vie ? « Il s'agit à présent de mettre la dernière main à mes *Entrevisions*. All right »².

De novembre 1899 à fin avril de l'année suivante, Van Lerberghe se trouve à Berlin. C'est de là que, le 18 janvier 1900, il correspond avec Gabrielle Max, une amie récente, qu'il n'a jamais vue et qu'il ne verra pas de si tôt. Il ne la connaît qu'à travers des poèmes en prose, dont elle est l'auteur et qu'il a lus, il y a quelques mois à peine.

Dans sa lettre, il en arrive à lui expliquer ce qu'il est : « un être bien déraisonnable » et ce qu'est sa vie : « une petite plume blanche (qui) erre à tous les vents »³. Là-dessus, il lui annonce l'envoi, selon sa promesse⁴, de sa brochure sur Marie Bashkirtseff. Mais il la met aussitôt en garde : qu'elle évite de la prendre pour modèle, car, comme lui-même, elle était instable, n'arrivait pas à se fixer

« N'imitiez pas cette pauvre Bashkirtseff. C'était une âme radieuse, mais elle aussi vacillait à tous les souffles, non pas comme une plume, mais comme une flamme⁵. Elle aussi manquait absolument de sens pratique et de sagesse dans la vie »⁶.

La même étude, il l'avait précédemment envoyée à Marguerite Gombert, qui fut sa camarade à l'Université. Et de rapporter, non sans quelque intime et malicieuse délectation, tour à tour à

1. A rapprocher de cette réflexion de Marie, citée par V. L. dans son étude : « Cela ne me fait même plus rire, cette déveine constante, imperturbable, étonnante... » (p. 8), M. B., *Journal*, p. 237. A comparer encore avec cette autre lamentation de la jeune fille : « En dehors de mon art (...) ; en dehors de cette passion, car c'est une passion, je n'ai rien ou la plus atroce des existences ! Ah ! misère de misère. » M. B., *Journal*, p. 304.

2. *Journal*, Cahier IV (1894-1898), f. 115.

3. Ch. V. L., *Lettres à une jeune fille*, publiées avec un Avant-propos et des notes de G. Charlier. La Renaissance du Livre, Bruxelles 1954. P. 33.

4. *Ibidem*, p. 30.

5. Dans son article, Ch. V. L. avait écrit : « On ne se retrouve pas toujours dans les labyrinthes obscurs de cette âme ; le flambeau vacille à chaque instant et ce sont des clartés extraordinaires suivies de longues ombres. » (P. 4).

6. Ch. V. L., *Lettres à une jeune fille*, p. 33.

Mockel et à Severin, la manière dont chacune, rendue complice de ses rêveries de solitaire, a accueilli la morte. Ce qu'il leur a livré d'elle dans sa brochure lui a permis d'éprouver ses chères correspondantes, de connaître indirectement, sans se découvrir lui-même, leurs sentiments à son égard.

A Mockel, Van Lerberghe écrit de Berlin, le 21 février 1900 : « M^{lle} G. (*sic*) notre ¹ compagne du Doctorat que j'ai un peu perdue de vue, en sauvage que je suis, me disait après avoir lu mon article sur Marie Bashkirtseff : « Je n'ai rien de semblable en moi. Votre Marie B. me fait horreur ». — Celle-ci (G. Max) m'écrivait : « Qu'elle est belle et comme je voudrais lui ressembler un peu ! Comme je l'aime ». » Et Charles s'interroge : « Laquelle des deux vaut le mieux, celle qui adore la sublime folie ou celle qui est assez sage, assez sainte pour oser dire fièrement : il n'y a rien de semblable en moi ? » ².

Alors que la tendre et candide Gabrielle admire, en disciple fervente du poète, la morte qu'il chérit et souhaiterait l'égaliser ; l'entière et volontaire Marguerite, elle, laisse entendre que, si tel est l'idéal de Charles, elle est loin de s'en approcher et qu'au surplus, elle ne fera rien pour y réussir.

Dans une lettre à Severin, datée du 22 février 1896, Van Lerberghe raconte une visite qu'il a faite récemment à M^{lle} Gombert. « Il y a eu entre nous un regain de bonne camaraderie, mande-t-il. J'ai été passer un après-midi chez elle, avec elle, comme avec un excellent ami trop oublié, un peu méconnu même. Elle a là, dans ce fond de Schaerbeek, un peu à l'écart du monde ³, un intérieur charmant où elle m'a reçu avec une grâce de bonne sœur, d'amie, de je ne sais quoi encore, car dans une femme il y a tant d'êtres différents qui se ressemblent. »

1. Ce « notre » se rapporte à Severin et à lui.

2. Cette lettre à Mockel accompagnait l'envoi de *Mademoiselle Lefauchaux*. — A rapprocher de la lettre à F. Severin, de Munich, 6 juin 1900 : « Quelle différence entre ces deux femmes ! M^{lle} M. G. et M^{lle} G. M. (...) Cependant ce sont deux types fort différents, j'en ai d'amusantes preuves. L'une m'a dit : Votre Bashkirtseff est un monstre et je ne voudrais lui ressembler pour rien au monde ! L'autre : Comme elle était belle ! que je voudrais lui ressembler un peu ! » Voir J. War-moes, *Une amitié de Ch. V. L.* — *Le Livre et l'Estampe*, 1965, n° 41-42. P. 7.

3. Elle habitait rue Fraikin.

De leur conversation il ne rapporte que ce seul fait : « Elle m'a querellé à propos de Marie Bashkirtseff qu'elle appelle un monstre d'égoïsme. » Charles n'en veut nullement à son amie d'avoir si franchement exprimé son antipathie. Peut-être même s'est-il secrètement réjoui et senti flatté de la véhémence que Marguerite a pu mettre à décrier sa rivale d'outre-tombe. Parlant de son hôtesse : « Elle a beaucoup de qualités cette petite femme-là », confie-t-il à son correspondant. Il croit devoir ajouter aussitôt : « N'allez pas croire que notre amie m'ait autrement troublé, en ce moment surtout »¹. Ces derniers mots ne sont-ils pas comme un demi-aveu ?

En janvier 1898, Van Lerberghe a, cette fois, faut-il croire, passé la mesure et fâché Marguerite à force de vanter Marie, de l'invoquer trop souvent au cours de leurs entretiens. Aussi cherche-t-il à rassurer son ombrageuse amie. Il ne sera plus question de Marie, commence-t-il par promettre. Mais c'est pour retomber presque aussitôt dans son obsession de la morte et regretter que Marguerite ne se montre pas plus conciliante, aussi conciliante et compréhensive que Marie vis-à-vis d'elle. Leur entente à trois eût pu être si belle !

« Ne parlons plus de M^{lle} Bashkirtseff, écrit-il². Elle est partie, elle n'est plus. Elle est retournée dans le pays des nuages d'où elle était venue. Certes j'aurais aimé garder près de moi toujours cette chère âme ; mais je vous l'ai déjà dit, il est difficile d'acclimater les chimères, de faire des réalités de ses beaux rêves, surtout lorsqu'on est des positivistes, des gens pratiques. Elle eût été contente, elle aussi, charmée de vous voir ; mais elle vous a à peine aperçue de très loin, car elle n'a pas vos yeux de lynx. Malgré tant de divergences d'opinions vous lui êtes sympathique, parce que vous êtes mon amie, que je ne dis jamais que du bien de vous, et qu'elle a grand cœur. »

On voit ici de quelle manière et avec quelle constance dans la fantaisie, Charles, aussi peu « positiviste et pratique » qu'il est possible, introduit Marie dans sa vie, la mêle aux faits, comme une personne vivante, pensante et agissante, la confronte et la

1. Lettre inédite, du 22 février 1896.

2. Lettre inédite du mercredi (19) janvier 1898.



Fig. 2. « Rien de ce qui est lunaire ne m'est étranger. » *Le Prince de Cythie*.
(Photo Bibliothèque royale, Bruxelles)

confond avec les êtres réels qu'il fréquente. Ainsi donc, c'est encore, et malgré tout, la présence entre eux de Marie que Charles tente de faire admettre. Et voici que, dans le but sans doute d'amadouner sa correspondante, il prête à la morte des paroles de reproche et des conseils qui sont vraisemblablement ceux-là mêmes que la sage et prudente Marguerite lui a maintes fois adressés. A vrai dire nous sommes loin de la véritable Marie, dont lui-même devait écrire à son autre correspondante « qu'elle manquait absolument de sens pratique et de sagesse dans la vie »¹.

En substituant ainsi à l'image de la morte celle de la vivante, Charles espère-t-il naïvement convaincre celle-ci que c'est elle qu'il recherche et poursuit à travers celle-là ? Goût du jeu ou ruse d'amoureux ? comment savoir ce qui le pousse.

« Mais voilà, écrit-il dans cette même lettre, (Marie) est si pratique et me prend si peu au sérieux, tout en me tenant pour un illustre poète. Sa plus délicate flatterie est de me traiter comme M^{me} de La Sablière traitait le grand La Fontaine, de me dire que je suis une *bête*, simplement, que je ne saurai jamais vivre, que je suis bon à rien si ce n'est à rimer des sonnettes, que mes affaires périssent par ma faute, que je n'ai pas de position sociale, que je ne suis au demeurant qu'un pauvre diable, que je mourrai à l'hôpital, etc. etc. ! Elle ne voit pas la vie en rose, elle. Elle se demande même comment il est possible de mettre tant d'or et de roses dans ses vers quand il y en a si peu dans la vie. A tout cela je n'ai jamais rien à répondre. Que répondriez-vous à ma place ? »

Si tout ceci n'est que badinage, on demeure surpris en tout cas de la clairvoyance avec laquelle se juge, en passant et par personne prétendument interposée, cet incorrigible cheveu-queur de nuées. Sous la plaisanterie se laisse aussi par instants deviner l'embarras d'une amitié mal accordée.

De Londres, où il séjourne quelques mois plus tard, Charles s'inquiète de savoir si Marguerite et lui se verront encore et songe aux raisons qu'elle peut invoquer pour mettre fin à leurs relations : « des raisons qui sont toujours restées pour moi,

1. Voir ici même p. 158.

vous le savez, quelque peu obscures et énigmatiques ». Et il suggère : « Jalousie d'amis, rivalités étranges... » ¹.

En fait de rivales, il ne pouvait s'agir, à cette date, ni de Gabrielle Max, ni de Béatrice Spurr, rencontrées seulement plus tard, ni de quelque autre, trop fugitive ou trop illusoire pour qu'elle pût porter ombrage à celle que Charles cherche à apaiser. Seule Marie est en cause, seule elle a pu, par sa présence fictive mais agissante, éveiller cette *jalousie* que le poète, habituellement réticent dans l'expression de son propre sentiment, n'hésite pas à appeler par son nom, tout en limitant, il est vrai, grâce au déterminatif, sa portée.

Humaine, trop humaine Marguerite Gombert ! Quelle rivalité plus décevante pour elle que celle d'une morte, quel charme plus difficile à combattre que celui d'un insaisissable et fluctuant ectoplasme ! Certes, on imagine mal la fière jeune fille avouer son dépit. De toute manière, elle ne gardera pas rancune à Charles de son indiscrete et quelque peu insidieuse question. N'y pouvait-elle pas reconnaître, de la part de son trop timide partenaire, le désir d'en savoir davantage avant d'oser s'avancer lui-même ?

Fin de ce même mois de juillet, étant toujours à Londres, Charles se réjouit : « Nous n'étions pas brouillés ! Quelle joie ! s'exclame-t-il. Serait-ce vrai que nous sommes maintenant de bons et fidèles amis à jamais. Je l'espère de tout mon cœur » ².

Hélas ! la bonne entente ne durera guère. Le 14 octobre de la même année, Charles doit déchanter. « Cette fois, écrit-il à sa correspondante, je ne puis plus me faire illusion. Nous sommes décidément brouillés ! » ³.

Mais de nouveau le désaccord est moins grave qu'il ne l'avait craint. Amitié amoureuse entraîne querelles d'amoureux. Brouilles et réconciliations se succèdent et Charles est homme à s'exagérer les premières pour mieux goûter la douceur des autres.

Que M^{lle} Gombert ait cru possible, à certain moment, un mariage entre elle et Van Lerberghe, la chose est plus que vraisemblable et, certes, il n'a pas dépendu d'elle que la chose se fit.

1. Lettre inédite du 5 juillet 1898.

2. Lettre inédite du 25 juillet 1898.

3. Lettre inédite du 14 octobre 1898.

Que Charles, de son côté, ait songé à épouser Marguerite, comme il a songé, au cours des ans, à en épouser d'autres, des lettres et fragments de lettres, encore inédits, à Severin en apporteraient la preuve.

La correspondance entre le poète et M^{lle} Gombert, dont nous n'avons malheureusement qu'une des parties — les lettres du premier —, se poursuivra jusqu'en 1902. Il y sera question encore de Marie Bashkirtseff, que Charles nomme tantôt par ses initiales¹, tantôt en abrégeant son nom : Marie Bashk.², tant elle leur est devenue à tous deux familière.

En août 1902, le mariage de Marguerite va mettre fin à leurs relations. Miss Béatrice et Gabrielle Max à leur tour convoleront en justes noces. Apprenant l'union de Gabrielle avec un avocat montois, Van Lerberghe écrira à Fernand Severin : « Voilà donc une porte close sur un ancien horizon terrestre »³. De tant d'aventures sentimentales, de tant de folles espérances, il ne lui restera, pour peupler le « paradis bleu de ses rêves », que des souvenirs — et l'image évanescence de Marie.

A défaut de pouvoir parler d'elle aux confidentes habituelles, à présent en puissance de mari, c'est dans des lettres à ses confrères, anciens ou nouveaux, qu'à maintes reprises il l'invoque.

En juillet 1904, quelques mois après la publication de *la Chanson d'Ève*⁴, deux ans à peine avant d'être frappé du mal qui devait l'emporter, il écrit à Émile Lecomte une longue lettre où, répondant à la demande qui lui a été faite, il rappelle sa vie et commente son œuvre⁵.

Comment, dans cette évocation du passé, n'aurait-il pas fait une place à celle qu'il dit avoir « tant admirée et aimée » ? Faisant allusion, à propos de sa propre « obstination à (s)'instruire », à la soif de savoir de Marie, il déclare :

1. Lettre inédite du 5 juillet 1898.

2. Lettre inédite du 17 mai 1899. « Ne soyez donc pas si difficile. Il y a des fois où vous dépassez notre amie Marie Bashk. »

3. Fragment inédit d'une lettre du 5 avril 1903.

4. Elle avait été commencée à Bouillon au cours de l'été 1899 et fut achevée, au même endroit, le 14 novembre 1903.

5. Lettre citée ici même, p. 154, note 5.

« Je me vois en cette idéale enfant, morte si jeune de se lamenter et de *se dévorer*, sur sa misère, qui n'était pourtant qu'humaine, tel que j'aurais rêvé d'être. »

Ainsi donc Van Lerberghe, une fois de plus, reconnaît en Marie son double, un autre lui-même, dont les aspirations et les peines répondent idéalement aux siennes. Il ajoute :

« Je veux transcrire ici ces belles paroles de Marie Bashkirtseff, que j'ai citées dans ma brochure ¹ et que je répète souvent encore comme une prière, une prière à celle que Maurice Barrès appela de ce vocable mystique et touchant : *Notre Dame qui n'êtes jamais satisfaite* ».

Suit la citation : « J'ai honnêtement travaillé toute la semaine, jusqu'à dix heures du soir du samedi, puis je suis rentrée et je me suis mise à pleurer. Pourquoi ? Pour tout ce que je pleure depuis le commencement du monde, pour tout ce qui me manque et m'a manqué... Je voudrais tout voir, tout avoir, tout embrasser, me confondre avec tout et mourir, puisqu'il le faut, avec extase, pour expérimenter ce dernier mystère, ou ce commencement divin » ².

Et, à quelques lignes d'intervalle, Charles, toujours en accord avec son égérie, exprime ce souhait : « Mourir avec extase du tourment de l'infini ; voilà le cri sublime !... celui que jeta cette sublime enfant en mourant. Et voilà la bonne prière du soir et du matin. C'est la mienne. »

Ces « belles paroles de Marie Bashkirtseff », il a dû, comme il le dit, les rappeler souvent dans ses propos et plus souvent encore, on l'imagine, se les répéter à lui-même. On les retrouve dans ses lettres, plus ou moins modifiées, paraphrasées, adaptées au contexte.

A Marguerite Gombert déjà, à qui il avait fait part de son désir d'être nommé professeur dans quelque petite ville de province, il avait écrit le 5 juillet 1898 : « J'y aurais enfin tout ce qui me manque depuis hier, et comme dirait M. B. (*sic*) tout ce qui me manque depuis le commencement du monde. »

1. P. 13 du tiré à part de son étude. La citation y est plus courte, s'arrête après : « ... et m'a manqué ».

2. Il s'agit, en réalité, de trois passages différents, d'ailleurs abrégés, du *Journal* de M. B. On les trouvera aux pages 217, 262 et 449 de l'édition Nelson.

Et à Mockel, six ans plus tard ¹, à propos d'un voyage à Paris, il annonce qu'il visitera les musées, assistera à des conférences, à des leçons, enfin combattra « cette accablante *ignorance* (c'est lui qui souligne) qui (l')enveloppe et fait (son) désespoir ». Et il ajoute : « J'ai soif d'apprendre *tout ce que j'ignore depuis le commencement du monde et me meurs d'ignorer*, comme disait cette sublime Marie Bashkirtseff. »

Sublime : on voit que, parlant de Marie, Van Lerberghe ne craint pas d'abuser de l'épithète qu'elle et tout ce qui se rapportait à elle lui paraissaient naturellement appeler. Quant à ce « cri » qu'elle fit entendre en mourant, il y reconnaissait comme un écho de son propre cœur inassouvi. Il ne se lassait pas de le répéter ; il en avait fait sa « prière », son souhait suprême, et s'il eut, à l'heure dernière, quelque instant de lucidité, on peut croire que ce même cri, il l'a, tout comme elle, jeté en adieu à la vie.

L'histoire de ses relations avec Marguerite Gombert trouvera son épilogue quelque vingt ans après sa mort. Un jour, en 1924, à la sortie d'une séance publique de l'Académie, Madame Charles Tardieu, l'ex-mademoiselle Gombert, aborde Fernand Severin, l'autre camarade, perdu de vue, mais non oublié, des années universitaires. Ensemble ils ont tôt fait de rappeler le passé, de se souvenir de celui qui n'est plus.

Severin, quelques jours plus tard, adresse à l'amie retrouvée l'étude qu'il a naguère consacrée à Charles Van Lerberghe ². Lisant ces pages, où allusion est faite à elle ³, ainsi d'ailleurs qu'à Marie ⁴, Mme Tardieu s'émeut d'apprendre ce qu'elle n'avait guère soupçonné, dit-elle, chez l'étrange et changeant jeune homme d'autrefois, à savoir qu'il n'a cessé de souffrir cruellement de sa solitude et que, selon son biographe et confident, sa « grande tristesse fut d'avoir dû vivre sans amour » ⁵.

1. Lettre inédite du 17 septembre 1904.

2. Brochure citée ici même, p. 145, note 3. Il s'agit d'un tirage à part de la communication parue dans le Bulletin de l'A.R.L.L.F., T. I, n° 1, mars 1922.

3. « Nous avons pour condisciple, en *philosophie*, une gracieuse et intelligente jeune fille, avec qui, ses études finies, V. L. entretint d'agréables relations d'amitié. Sa présence mettait dans l'atmosphère, toujours un peu grossière, d'une salle de cours, un charme auquel nous étions très sensibles. » p. 12.

4. *Ibidem*, p. 17-18 et ici même, p. 145.

5. *Ibidem*, p. 22.

Marguerite, en découvrant ce côté insoupçonné de la vie intime de Charles, en arrive à faire retour sur elle-même et à se demander si la jeune fille qu'elle était alors n'a pas, par un manque de compréhension ou une réserve excessive, découragé son timide soupirant et par là contribué pour une part à sa peine.

Dans la lettre qu'elle adresse à Severin ¹, ce sera cette même réserve encore, qu'elle devait à son éducation bourgeoise, jointe à celle que lui dictait aujourd'hui sa condition d'épouse, qui lui fera mettre en cause impersonnellement toutes celles pour lesquelles le poète avait pu soupirer. Mais comment douter qu'elle ne se considérât du nombre ? Dans le portrait — habile et finement nuancé — qu'elle trace de Van Lerberghe, on sent l'inquiet souci de se justifier, moins encore peut-être aux yeux de son correspondant que vis-à-vis d'elle-même.

« Ce qui a été pour moi, écrit-elle, une révélation bien poignante, c'est d'apprendre quelle nostalgie de bonheur intime le tourmentait et combien il a souffert de sa solitude sentimentale. A le voir vivre toujours entre le rêve et la réalité... hors de la réalité, allais-je écrire presque — distinguant assez mal, en tout cas, les limites de l'un et de l'autre — mobile comme un enfant dans son impressionnabilité, prompt à l'extase, têt consolé d'une déception et non dépourvu d'insouciance, allant, parfois, jusqu'à poursuivre deux chimères en même temps, comment me serais-je persuadée que ses fantaisies, ses velléités amoureuses étaient autre chose que des songeries, des manières d'*entre-visions* d'une autre espèce dont il s'enchantait lui-même ! »

Marguerite, évoquant ses lointains, mais encore vivaces souvenirs et cherchant indirectement à expliquer son propre comportement, ne pouvait pas ne pas rappeler le fantôme de celle qui, entre Charles et elle, fut peut-être le principal obstacle à une entente plus étroite et plus tendre.

« Les jours, poursuit-elle, où j'étais en humeur de taquinerie, j'entreprenais de lui démontrer qu'il n'avait jamais aimé sérieusement qu'une seule femme et que cette femme était... Marie Bashkirtseff. Et cette assertion n'allait pas sans une certaine conviction de ma part ; car vous avez raison, elle lui inspirait

1. Lettre inédite du 17 octobre 1924.

des élans passionnés et rien n'était si fervent que le culte qu'il lui rendait »¹.

La sensible et fine Marguerite avait, de ses « yeux de lynx », pénétré bien avant le caractère de Van Lerberghe. On a peine à croire que son fonds de tristesse ait pu lui échapper complètement. Mais sans doute ne s'était-elle pas interrogée sur sa vraie cause, ni surtout, trompée par l'humeur enjouée et l'apparente légèreté de son ami, n'en avait-elle pas soupçonné la profondeur.

L'évocation fréquente et toujours enthousiaste de Marie, la passion de Charles pour la poésie, son ardeur à poursuivre son œuvre ont vraisemblablement aidé à lui cacher ce recoin de son cœur.

« J'avais toujours été convaincue, explique-t-elle, que la seule vérité, pour lui, la seule réalité, c'était son art et que cette réalité-là ne s'accommoderait jamais d'autres réalités d'ordre plus positif et plus pratique, que comporte la prose de la vie et du ménage, en sorte que le mariage, s'il avait l'imprudence de s'y engager, lui apparaîtrait promptement comme une entrave insupportable. »

Ce n'était pas si mal voir ! Mais voilà que l'étude de Severin lui apprenait — ainsi du moins croyait-elle le comprendre — qu'elle s'était trompée, elle et, avec elle, bien d'autres jeunes femmes sans doute.

« Je ne puis vous peindre, confie-t-elle à son correspondant, la tristesse — rétrospective, en quelque sorte — qui m'étreint à découvrir le côté tragique d'une existence que j'avais toujours crue dominée par la sérénité. »

Dans les regrets que Marguerite exprime, il n'est pas douteux qu'elle ne s'adresse quelque reproche et ne rêve un instant à ce que sa vie eût été si elle avait mieux compris son trop réticent et trop hésitant ami.

« Faut-il déplorer, hélas ! qu'il ne s'en soit pas trouvé une, parmi celles qu'il a aimées, capable d'assez de finesse, de tendre pénétration, pour le mieux deviner ; douée d'assez de jolie vaillance pour se charger avec confiance du bonheur de ce grand enfant ingénu et exquis ? »

1. Voir ici même, p. 145, la manière dont Severin s'est exprimé à ce propos.

Après cette sorte d'examen de conscience et cette manière indirecte de *mea culpa*, Marguerite, femme de bon sens, se trouve tout de même de valables excuses. Comment, en effet, aurait-on pu espérer faire le bonheur d'un être traversé d'aspirations aussi contradictoires ?

« Notre ami, constate-t-elle, était si déconcertant, par moments ; si difficile à déchiffrer, dans son mystère voulu. Ce cœur naïf, ce simple était tout de même un compliqué. (...) Dès lors, il serait un peu injuste, ce semble, de blâmer trop durement celles qui n'ont pas osé courir les chances d'une aventure, dont l'aboutissant (*sic*) pouvait bien, tout compte fait, n'être le bonheur ni pour l'un, ni pour l'autre. »

Ce simple était tout de même un compliqué. Marguerite Gombert, qui avait vu clair dans l'âme de son ami, résumait ainsi tout ce que, en dépit des apparences, cette âme renfermait de chimérique, de contradictoire et d'inconciliable.

* * *

Durant quinze années de sa brève existence et jusqu'à l'heure, peut-on dire, où son esprit se perdit dans les ténèbres, Van Lerberghe a vécu en compagnie d'une ombre, celle d'une femme qu'il n'avait jamais rencontrée.

Mieux qu'aucune autre et plus durablement qu'aucune, Marie Bashkirtseff fut la dame de ses pensées, sa conseillère, son soutien et, dans une large mesure, sa pensée même.

De prime abord elle lui était apparue sœur de celles dont il aimait contempler l'image et peupler sa solitude. Jeune, ardente et belle, elle joignait aux grâces dont la nature l'avait parée, l'attendrissant et nostalgique attrait d'un être frappé en son printemps.

La mort, idéalisant son image, l'avait, à l'égard de la postérité, revêtue d'innocence et de pureté. Ce qui paraissait assurer sa survie, c'était, mieux que le culte attendri de ses proches, l'hommage de quelques illustres aînés : François Coppée, André Theuriot, Maurice Barrès, Henry Bordeaux ; l'attention mi-émue, mi-narquoise d'Anatole France et, plus convaincante encore, la dévotion de ces jeunes Français qui, sans l'avoir connue, s'en venaient pèleriner et se recueillir sur sa tombe.

Amorcée par son entourage, sa légende s'était tôt répandue, avait, par delà les frontières, gagné maints cœurs sensibles. Van Lerberghe fut de ceux qui subirent son enchantement avant même que de connaître les séductions de l'œuvre.

Il était aisé, à vrai dire, la figure de la morte se perdant dans les lointains, de s'aveugler sur les défauts qu'elle s'était reconnus, comme de lui prêter plus de dons et d'attraits que la nature, pourtant généreuse, lui en avait accordé.

C'est sous cette apparence indécise, changeante, idéale, que Van Lerberghe avait cherché à rejoindre celle qui, mieux que toute créature vivante, répondait à l'image, elle-même légère, diverse et fuyante, de l'élue. Multipliant à plaisir les échanges entre ces deux êtres de rêve, il donnait à l'une tel trait de l'autre, à cette autre tel trait de la première et il n'avait de cesse que, de rapprochement en rapprochement, il ne vînt à les confondre en un même fantasme.

D'autres fois, oubliant la légende et partant du réel, il voulait ne plus voir Marie qu'à travers ses écrits. Alors il reconnaissait combien par ses pensées, ses sentiments, son humeur, son comportement, certaines habitudes, elle était proche de lui.

Comme lui, n'avait-elle pas écrit d'innombrables et longues lettres où complaisamment elle se racontait aux amis ? N'avait-elle pas, comme lui, tenu un Journal où, jour après jour, sinon heure après heure, elle se livrait avec plus d'abandon et de franchise encore ?

Son « narcissisme », qu'elle avait été la première à dénoncer, n'était guère éloigné de cet égoïsme où le poète, dans sa solitude, aimait se réfugier.

Elle avait beaucoup voyagé et cherché dans le dépaysement le contentement de ses goûts de nomade. Les musées d'Allemagne et d'Italie, où elle s'était attardée, Charles, poussé par le même besoin d'évasion, la même préoccupation d'art, quelque vingt ans plus tard, les visiterait à son tour. A Berlin, à Rome, à Florence, à Venise, il s'arrêterait aux mêmes hauts lieux et y connaîtrait les mêmes enthousiasmes.

Ils avaient, en effet, une égale soif de beauté, de la beauté extérieure, de la grande beauté du monde, mais aussi de celle que les hommes de tous les siècles ont créée. Voués à son culte,

ils voulaient d'une semblable ardeur réaliser, eux aussi, une œuvre où l'art durablement s'affirmât. Marie, après avoir dû abandonner le chant, avait appris à peindre et s'était appliquée à cette étude avec la passion qu'elle mettait en toute chose. De son côté, Van Lerberghe, dans le temps qu'il ne consacrait pas à la muse, avait, durant quelques saisons, manié le pinceau ¹. De ses toiles, on eût pu dire au mieux ce qu'il a dit de celles de Marie : « C'est d'un bon peintre, mais c'est tout. » Pour l'un et pour l'autre, l'œuvre écrite devait seule compter.

« Je voudrais apprendre et tout savoir », avait déclaré Marie. Et elle avait lu Homère, Aristote, Platon, Dante, Arioste et Shakespeare. « Étranges livres de jeune fille », constatait Van Lerberghe, songeant aux écrits des philosophes dont elle s'était nourrie. Elle avait dévoré, au hasard de la découverte, M^{me} de Staël, Dumas fils, Balzac, Georges Sand et Zola. Elle parlait quatre langues et en avait étudié d'autres, sans arriver à contenter sa soif de tout embrasser.

De son côté, Charles, brûlé du même désir de connaissance, s'adonnait successivement à l'astronomie, à la métaphysique, à la botanique, à la sociologie, à l'archéologie, à l'histoire de l'art, à l'histoire sainte et se désolait néanmoins d'ignorer tant de choses.

Cette fièvre de savoir qui les tourmentait l'un et l'autre et les exaltait à la fois, n'était qu'une des formes de leur émerveillement devant la vie. Marie aimait la vie sous toutes ses apparences et dans toutes ses manifestations. Elle reconnaît en elle-même « un être enragé de vie ». Elle ne se lasse pas de jouir de l'existence, jusqu'à s'en griser, jusqu'à en défaillir. Elle se mêle éperdument au monde et souhaiterait arrêter l'heure pour goûter pleinement le moment présent. Pour elle — c'est Van Lerberghe qui la cite — la vie « n'est pas un passage, une misère, mais la vie ; tout ce que nous avons de tout » ².

Le futur auteur de *Pan* devait se sentir en étroite communion d'idées avec celle dont il notait encore, en l'abrégeant, cette

1. Isi Collin, décrivant les chambres que Ch. V. L. occupait Grand'place, à Bouillon, précisait : « Aux murs pendaient quelques paysages peints par V. L. dans ses promenades ». *La Nervie*, n° spécial Ch. V. L., 1924, p. 32.

2. Brochure citée, p. 13. Cf. M. B., *Journal*, p. 329.

réflexion : « Dieu c'est la nature même peut-être. On ne peut croire qu'à un grand mystère, la terre, le ciel, tout, Pan »¹.

Parlant de l'étude de Van Lerberghe sur Marie Bashkirtseff, Hubert Krains remarque combien la jeune fille évoquée dans ces pages offre de traits communs avec son apologiste.

« Ce portrait moral (de Marie), écrit-il, s'applique admirablement à l'auteur de la *Chanson d'Ève*. Lui aussi fut un panthéiste, profondément attaché à la vie, mais qui souffrait de la trouver imparfaite, qui voyait en elle, en même temps que tous les éléments du bonheur, mille germes d'impuissance qui nous empêche d'y atteindre »².

C'est peut-être cette conception de la destinée humaine, à la fois riche en promesses et fertile en déceptions, belle dans le rêve, triste ou cruelle dans la réalité, qui explique leur semblable hésitation devant l'amour, leur ardent désir et leur continuel refus de l'amour, leur crainte, en le mettant à niveau de la vie, de le ravalier, de le banaliser.

Marie était avide d'aimer autant que d'être aimée. Ses *Cahiers intimes* en disent long sur ses folles rêveries de jeune fille, ses flirts, ses amitiés amoureuses, les multiples échecs d'aventures sentimentales plus ou moins poussées. Un critique a pu dire de sa vie qu'elle fut « une perpétuelle attente, une frustration recommencée »³. La constatation vaudrait aussi bien pour Van Lerberghe.

Telle idylle, où Marie s'était montrée particulièrement astucieuse et coquette, se dénoue par un baiser sur les yeux, dont la honte ne cessera de la tourmenter. Telle intrigue, dont Charles fait confidence à Severin, n'a pas dépassé, selon ses dires — et ce fut ainsi plus d'une fois — « quelques caresses inoffensives »⁴.

Marie appelle l'amour de toutes les forces de son être. Son orgueil, son dédain aristocratique le met en fuite. « Jamais un homme au-dessous de ma position ne pourra me plaire », écrit-elle⁵. Et ailleurs : « Je ne trouve personne digne de mon amour, ni moralement, ni physiquement »⁶.

1. *Ibidem*, p. 12. Cf. M. B., *Journal*, p. 448.

2. H. Krains, *ét. citée*, p. 37.

3. Arlette Gabail, *La Vie passionnante de M. B.*, in *Le Soir*, 11 août 1960.

4. Correspondance inédite à F. Severin.

5. M. B., *Journal*, p. 39.

6. *M. B. racontée par elle-même*. Ed. de la Madeleine, Paris 1933, P. 88.

Ce n'est certes pas ce sentiment qui empêche Van Lerberghe de suivre son inclination. On l'a vu : s'il se dérobe devant l'amour, c'est crainte de s'engager dans des liens dont il se sent inapte à assumer les obligations ; crainte aussi de se trouver aux prises avec des soucis matériels qui le distrairaient de son art.

D'avoir refusé l'amour tous deux connurent l'amertume du *vae soli*. Cette destinée malheureuse a arraché à l'un et à l'autre des cris qui se font écho. « Mon lot à moi, écrit Van Lerberghe en 1889, c'est (...) un cœur toujours vide et toujours affamé ce qui est encore la pire des misères »¹.

Et, de son côté, Marie Bashkirtseff : « Mourir au moment où je vais peut-être aimer quelqu'un qui m'aimera comme j'avais toujours désespéré qu'on m'aime ! »². Elle mourra chaste, après avoir brûlé de tous les feux.

Chez des êtres sensibles et mobiles, comme ils l'étaient, les affinités, aussi nombreuses qu'elles soient, n'excluent pas les dissemblances. Ces dernières n'ont pas échappé à l'apologiste de Marie : son étude détaille aussi bien les pensées et les penchants de son héroïne qui lui sont étrangers que ceux où il eût pu se reconnaître, où il s'est vraisemblablement le plus souvent reconnu.

Ce qui les distingue ? Elle aime le monde, ses fêtes, ses intrigues, les succès qu'y recueillent sa beauté, son talent, son esprit. « Les gênes du monde sont mes aises », déclare-t-elle tout enfant encore³. Pour Charles, autant lui pèse sa solitude de célibataire au « cœur toujours affamé », autant par ailleurs — la nature humaine a de ces contradictions — il goûte le charme de sa thébaïde où, loin du bruit et de l'agitation de ses semblables, il peut se livrer aux caprices de la rêverie et accueillir l'inspiration.

Marie se plaît dans le luxe et ne conçoit pas de vivre dans un milieu moins riche et moins élégant que celui où la naissance l'a placée. Il a, quant à lui, des goûts modestes, se satisfait d'une simplicité quasi monacale.

1. *Lettres à F. Severin*, du (23 juillet 1899), p. 130.

2. *M. B. racontée par elle-même*, p. 174.

3. *M. B., Journal*, p. 30.

Le caractère résolu de la jeune fille, sa combativité, ses audaces, ses révoltes, sans rien enlever de sa grâce, lui donnent par instants l'allure virile de quelque vierge guerrière. La douceur, l'impressionnabilité, l'indécision de Charles font, en revanche, penser à une humeur et à un comportement qui seraient plutôt féminins.

L'amertume de Marie et, au seuil de la mort, ses appels désespérés à la vie contrastent avec la tranquillité d'âme — plus apparente peut-être que réelle — de Charles, l'aura de sérénité où baigne la majeure partie de son œuvre.

Dès l'enfance, elle manifeste une soif de briller, de réussir, d'être la première qui, bientôt, chez la jeune fille se meut en un désir immodéré de gloire. « Je rêve la gloire, la célébrité, être connue partout ! »¹ Combien de fois, sous combien de formes et avec quelle ardeur a-t-elle exprimé ce souhait qui remonte à sa douzième année.

Encore qu'il se reconnût à part lui « de grandes, de hautaines ambitions »², tel n'était pas le souci du modeste et discret Van Lerberghe, que ses doutes, sa timidité et une naturelle nonchalance poussaient plutôt à l'effacement.

Marie, a-t-il remarqué, attendait que l'on parlât d'elle. Elle n'a persévéré dans aucun des arts où elle a tenté tout à tour de se faire un nom. Elle a manqué de patience : ce fut le drame de sa vie. « Les dieux, a-t-il écrit, ne se révèlent pas aux impatients ; la gloire, l'art n'est pas aux audacieux, comme la fortune »³.

Hubert Krains, poursuivant le parallèle entre Marie et son portraitiste, constate : « Van Lerberghe possédait, lui, tout ce qui paraît avoir manqué à cette fantasque et séduisante jeune fille. Il sut s'isoler, méditer, étudier, travailler patiemment, attendre ; attendre surtout »⁴.

Rien ne dit, au surplus, que dans la séduction que la morte a exercée sur le poète, les différences qu'il a relevées entre elle et lui n'aient pas eu, tout comme les affinités, leur pouvoir de rapprochement. Dans la mesure où ils se révèlent complémentaires, les contraires poussent, eux aussi, les êtres à se rejoindre.

1. *Ibidem*, p. 15.

2. Cf. ici même p. 150.

3. Étude citée, p. 8.

4. H. Krains, ouvrage cité, p. 37-38.

Mais ce qui a plus particulièrement touché Charles, ce qui l'a véritablement conquis, alors qu'il découvrait Marie dans ses écrits, ce fut de reconnaître en elle, cette « aspiration vers la lumière »¹, ce désir, tant de fois exprimé, de s'élever, par-dessus les laideurs et les vulgarités de ce monde, vers l'idéale beauté. Lui-même n'a cessé d'être porté par un tel désir et a cherché dans l'art le moyen de le contenter.

Résumant la brève carrière de Marie, il écrivait : « Et vraiment sa vie ne fut qu'une « aspiration vers la lumière », inassouvie, mais incessante, mais divine et dans sa tâche ardue, dans cette ascension de tous les jours vers la Beauté, entrevue dans les splendeurs lointaines, elle ne s'est jamais reposée que pour mourir »².

« Ce texte, remarque Lucien Christophe, est précieux qui rapproche en une seule phrase deux des mots-talismans, deux des mots-clefs de Van Lerberghe : aspirer, entrevoir »³.

Dans le conte intitulé *Sélection surnaturelle*, que l'écrivain composa cinq ans après son étude de la *Société nouvelle*, son héros, le prince de Cynthie — c'est encore Christophe qui le rappelle — jette par-dessus bord, au cours d'une étrange navigation lunaire, tous les mots qu'il juge trop pesants pour son rêve. Il n'en garde finalement qu'un seul, et ce mot, qui conclut le récit, est : « *Ich sehne ! J'aspire !* »

Écrivant à Severin, Van Lerberghe reconnaissait : « Ce prince de Cynthie (...), c'est moi en personne. » Dès lors, comment pouvait-il s'étonner que, contrairement à son héros, ce mot de la fin, ce mot essentiel, il l'ait trouvé tout de suite⁴ : n'était-ce pas son égérie qui, du fond de lui-même, le lui avait soufflé ?

Si Marie resurgit à tout instant dans ses rêves, si elle s'évoque même à l'occasion de menus faits de sa vie, c'est qu'il a reconnu en elle une sœur selon l'esprit et selon le cœur ; c'est que façonnée, modelée, recrée poétiquement à l'image de son idéal, elle lui est apparue comme un autre lui-même. Il s'est incorporé Marie, il s'est incorporé en elle, jusqu'à se fondre en elle, jusqu'à la fondre en lui.

1. et 2. Étude citée, p. 15-16.

3. *Ch. V. L.* Office de publicité, Bruxelles 1943. P. 66.

4. *Ibidem*, p. 66.

De cette fusion de leurs âmes, il a parlé à maintes reprises. Qu'on se souvienne : « Comme je ressemble à Marie Bashkirtseff ! » Et ailleurs : « Est-ce que nos destinées vont se ressembler jusqu'au bout ? » Et encore : « L'âme ardente de cette sublime enfant — à bien des heures — s'agite en moi et me transfigure... » Et enfin : « Je me vois en cette idéale enfant (...) tel que j'aurais rêvé d'être .»

Tel qu'il aurait rêvé d'être, certes, mais telle tout d'abord qu'il a rêvé qu'elle était.

Van Lerberghe, par ailleurs, a dit et répété — et ses commentateurs l'ont fait après lui ¹ — que l'Ève de la *Chanson*, c'était lui-même, son âme de poète transposée dans celle de son héroïne.

Dans son commentaire manuscrit du poème ², parlant des pages qui préludent à *La Faute*, il déclarait : « Mon Ève en ce moment-ci, c'est donc bien moi, très sincèrement ». « Mon double, c'est-à-dire mon Ève », écrit-il de même dans une de ses lettres à Émile Lecomte ³. On songe au mot fameux de Flaubert s'identifiant à Madame Bovary. Dans cette même lettre à Lecomte, Van Lerberghe expliquait non sans quelque circonlocution : « Cette jeune fille est (...), d'une façon plus ou moins consciente et plus ou moins voulue, l'objectivation ou la forme artistique et définie de cette chose vague et essentiellement indéfinissable qu'est l'âme d'un poète, spécialement mon âme à moi, déterminée individuellement par mille causes diverses » ³.

Cette identification du poète avec la créature de ses songes se reconnaît déjà dans certains de ses premiers poèmes. Elle s'accuse dans *Solyane* et dans plus d'une pièce des *Entrevues*. Elle se développe enfin d'un bout à l'autre de la *Chanson*. Paniska, l'héroïne de *Pan*, est la dernière de ces personnifications féminines de son moi.

1. Cette Ève « où il se réalisera dans sa plénitude... » L. Christophe, étude citée, p. 40 ; « Ève, c'est V. L., c'est le poète qui, trouvant laides et décevantes les réalités de la vie, se réfugie dans le songe de l'art et les mirages de l'imagination. » *Ibidem*, P. 49.

2. Fonds Mockel, M. L.

3. Lettre du 4 août 1904, publiée par J. Warmoes, dans les *Annales M. Maeterlinck*, T. V., 1959, pp. 22 à 38.

Ève fut sans aucun doute la plus réussie de ces incarnations, celle où Van Lerberghe a mis le plus de soi. Au reste, Ève ne représente pas que l'âme du poète et, confondue avec elle, l'image idéale de la femme aimée. Elle est aussi, vue sous l'angle de la fabulation, le symbole de la créature qui s'éveille à la vie, découvre et contemple le monde, cueille le fruit d'or de la connaissance, s'égale à Dieu, succombe à la tentation et bientôt, aspirant à mourir, retourne au grand Tout.

L'âme du poète qui se confond avec l'âme de la bien-aimée, c'est là un des thèmes de la poésie amoureuse universelle. Plus singulier l'exemple de cette immanité littéraire redoublée : s'étant identifié à Marie, Charles transmet à Ève ou, pour s'exprimer comme lui, « objective » en elle les sentiments et les penchants qu'il partageait avec la première.

Entre les deux femmes, celle qui fut et celle qui n'a jamais été, Van Lerberghe, « d'une façon plus ou moins consciente ou plus ou moins voulue », suscite les échanges de sorte que, chacune prêtant et empruntant à chacune, il mêle, grâce à la confusion de leurs ombres, la réalité au rêve et le rêve à la réalité.

A vrai dire, entre Marie telle qu'elle s'est racontée et l'Ève de la *Chanson*, des images ont dû s'interposer et se multiplier, images mouvantes, diffuses, telles celles d'un kaléidoscope sentimental. D'après ce que Van Lerberghe a dit, ici et là, parlant d'elles et de son travail créateur, on ne peut que les deviner. Pour lui-même, au surplus, elles n'étaient qu'*entrevisions*, figures fugitives, éthérées, qu'il aurait pu appeler tantôt Marie, tantôt Ève, tantôt Ève et Marie à la fois.

La jeune fille qu'il avait célébrée dans son étude, très voisine de celle qu'elle avait été réellement, s'est peu à peu éloignée d'elle-même pour se rapprocher de lui, de celle aussi qu'il souhaitait qu'elle fût. Désincarnée, sublimée, idéalisée, elle a rejoint le cortège des autres ombres aimées et s'est confondue avec elles. C'est de leur groupe, irréel et gracieux, qu'Ève s'est détachée, semblable à ses sœurs et pourtant déjà différente et de plus en plus différente, de plus en plus elle-même à mesure qu'elle s'avancait dans la lumière.

Il est malaisé, voire impossible, s'agissant d'alchimie poétique — la chose la moins contrôlable qui soit — de déterminer avec

quelque exactitude ce qu'à travers Van Lerberghe Ève doit à Marie. On ne peut que rapprocher l'une de l'autre les deux héroïnes et, tenant compte de ce que l'une, au départ, fut un être de chair, l'autre jamais plus qu'une évocation de rêve, rechercher par quels traits et dans quelle mesure celle-ci fait penser à celle-là.

« Fille humaine »¹, créature « de chair et de sang »², Ève aime la vie d'une ardeur égale à celle de Marie. Son âme candide de femme-enfant s'étonne et s'émerveille de tout ce qu'elle découvre dans cette nature d'Eden, dont elle-même n'est que le prolongement.

*Et c'est la vie ! Elle est la volupté suprême
Du Paradis ; la terre, en fleur où elle choit,
Se désaltère en elle, et le Rêve lui-même
A sa fontaine tend sa coupe d'or et boit.*³

Elle aussi, de toutes les forces de son être, aspire et croit au bonheur :

*Qu'il vient doucement sur la terre,
De peur d'attrister ceux qui pleurent
Qu'il vient simplement, mon Bonheur !
.....
Mon Bonheur chantant au milieu
Des roses et des lys s'avance...*⁴

Il n'empêche que les angoisses et les souffrances, qui sont encore la vie, à l'avance elle les accepte, elle les défie, elle les chérit car, s'écrie-t-elle,

*... j'ai soif de tempête
Et je ne tremble pas !*⁵

1. *La Chanson d'Ève*, Renaissance du Livre, Bruxelles, p. 18. Toutes nos citations renvoient à cette réédition, que nous désignons par le sigle : *Ch. E.*

2. *Ch. E.*, p. 58.

3. *Ch. E.*, p. 146.

4. *Ch. E.*, pp. 45-46.

5. *Ch. E.*, p. 167. — Cf. cette réflexion de Marie : « Le croira-t-on ? Je trouve tout bon et agréable, jusqu'aux larmes, jusqu'à la douleur. » *Journal*, éd. Nelson, p. 45.

Mais voici qu'en elle naît le désir. Son corps frissonne à l'approche du dieu qui lui révélera l'amour. Elle l'attend, l'invoque en songe et, pressentant déjà la tristesse du réveil, s'attarde à rêver de lui. Le rêve n'est-il pas plus beau que la plus belle des réalités ?

*Mais je ne veux t'enlacer qu'en songe,
O mon amour, et sans savoir
Ni qui tu es, ni comment on te nomme,
De peur, hélas ! que je ne m'éveille,
Les yeux en pleurs, et les bras dénoués,
Vides de mon Cygne envolé.* »¹.

Éveillée à l'amour, Ève va se livrer aussi à l'ivresse de savoir. « On ne se trompera jamais, avait déclaré Van Lerberghe², en voyant dans mon héroïne une jeune fille (...) qui non seulement sait aimer, mais sait aussi penser ». « Mon Ève, a-t-il encore reconnu³, a exprimé aussi (...) des idées qui dépassent un peu, sans doute, l'horizon des jeunes filles quotidiennes. La mienne s'inquiète de savoir (...) et elle interroge sur le grand mystère tous les esprits qui l'entourent. »

Marie aussi « s'inquiétait de savoir » et s'obstinait à vouloir déchiffrer « le grand mystère ».

Dans la *Chanson* toutefois, le Seigneur, qui est comme la conscience d'Ève, cherche à la détourner de la connaissance. Il lui conseille :

*Reste ignorante.
Ne pense pas ; chante.
Toute science est vaine,
N'aime que la beauté
Et qu'elle soit pour toi toute la vérité.* »⁴.

1. *Ch. E.*, pp. 134-135. — Marie avait écrit, parlant d'un de ses amours : « J'y pense dans l'impossible, le rêve, une sorte de ciel où tout se fait selon ma fantaisie. » *Journal*. D'après Arlette Gabail, art. cité, *Le Soir*, 11 août 1960.

2. Lettre citée à E. Lecomte, du 4 août 1904. P. 35.

3. *Ibidem*, p. 32.

4. *Ch. E.*, p. 30.

C'est dans ce culte de la Beauté, qui se confond pour elles, avec celui de l'Amour, qu'Ève et Marie, âmes fraternelles, viennent se rejoindre à nouveau

*Et mon âme, comme une rose
Tremblante, lente, tout le jour,
S'éveille à la beauté des choses,
Comme mon cœur à leur amour.*¹

Marie, dès l'adolescence, n'a pas cessé d'être obsédée par l'idée de la mort, de sa propre mort qu'elle pressentait prochaine. De même, la mort a très tôt jeté son ombre sur la joie d'Ève, qui mourra jeune, elle aussi.

A l'idée de leur fin, elles réagissent semblablement. Marie s'efforce de croire qu'elle est prête à accueillir la grande faucheuse. « Laissez, la mort ne m'effraye pas (...) Je suis en un âge où l'on trouve de l'ivresse même à mourir »². Mais ce stoïcisme qu'elle veut faire sien fait place à la révolte et au désespoir lorsqu'elle envisage ce qu'elle eût pu réaliser si le temps lui en avait été laissé³.

Plus sereine, ou plus préparée à « l'ivresse de mourir », Ève souhaite et appelle la mort :

*O mort, poussière d'étoiles,
Lève-toi sous mes pas !

Viens, souffle sombre où je vacille,
Comme une flamme ivre de vent !

Viens, ô douce vague qui brille
Dans les ténèbres...*⁴

Marie, incertaine de ce qui l'attend du côté de l'ombre, déclare : « Je voudrais (...) me confondre avec tout et mourir, puisqu'il le

1. *Ch. E.*, p. 39.

2. *Ch. V. L.*, étude citée, p. 13.

3. *M. B.*, *Journal*, p. 473.

4. *Ch. E.*, p. 203. — *V. L.*, dans son *Journal* (Cahier I, 1861-1889, ff. 48-49), déclare qu'il est allé du songe ou du sentiment de la mort à l'idée de la mort, vers plus de sérénité, plus d'apaisement.

faut, avec extase, pour expérimenter ce dernier mystère, cette fin de tout, ou ce commencement divin »¹.

Pour Ève, il n'y a pas de mystère : l'après-vie, c'est bien cette « fin de tout », le néant, la fusion de l'être dans le grand Tout.

*C'est en toi que je veux m'étendre,
M'éteindre et me dissoudre,
Mort, où mon âme aspire !*².

Ce panthéisme découle de ce qu'Ève, après *la Faute*, s'est libérée de Dieu.

*Mon âme sois joyeuse !
Il n'existe pas. Il n'existe plus.
Je le sais de la mort, je le sais de l'amour...*³.

Ce dieu qu'elle rejette, elle l'avait pourtant nommé ou invoqué souvent. Mais il s'agissait, à vrai dire, d'un dieu vague, impersonnel, changeant, un dieu panthéiste déjà, à qui elle prétend à présent s'égaliser.

*Mon âme chante, mes yeux s'ouvrent,
Je suis égale à Dieu !
.....
Pour la première fois je vois et je comprends,
Comme Dieu même.*⁴.

Marie, lorsque le malheur l'accable, se tourne vers Dieu, en qui ses proches lui ont appris à croire : « Je suis trop malheureuse, je veux croire en Dieu », s'écrie-t-elle⁵ mais déjà, dans cet appel à sa volonté, l'incroyante se révèle.

1. Ch. V. L., étude citée, p. 15. — Cf. ici même, p. 164.

2. Ch. E., p. 203. — Ch. V. L. avait écrit : « Qu'est-ce que la mort (...) C'est un retour du corps à la matière, un retour de l'âme à l'âme universelle (...) Pas de survivance personnelle, pas d'identité dans la mort. La nature seule est immortelle. C'est de son sein que sort ce que nous appelons l'âme c'est-à-dire la vie, c'est dans son sein qu'elle retourne comme les fleuves dans la mer. » (*Journal*, Cahier I, 1861-1889 f. 62).

3. Ch. E., p. 157.

4. Ch. E., p. 153.

5. *Journal*, p. 458.

Dieu n'ayant pas exaucé sa prière, ne lui ayant pas rendu la santé, elle se détourne de lui. « Dieu ne peut être que juste et s'il est juste comment se fait-il ?... Une seconde de réflexion et on n'y croit plus, hélas »¹ !

Et Marie rejoint Ève, lorsqu'elle conclut : « On ne peut croire qu'à un Dieu... abstrait, philosophique, un grand mystère, la terre, le ciel, tout. Pan »².

Parlant de Marie et la citant, Van Lerberghe a dit que « sa vie ne fut qu'une aspiration vers la lumière, inassouvie, mais incessante, mais divine » et l'on sait que cette « ascension de tous les jours vers la Beauté »³, le poète l'a tentée comme elle et en s'inspirant d'elle.

Ève, dès les *Premières paroles*, et avec les mêmes mots — des « mots-clefs »⁴ — déclarera :

Je suis (...)
Tout ce qui monte et qui s'élève,
Et qui aspire
A atteindre son rêve,
*Sa propre fleur dans la lumière.*⁵

Il y aurait sans doute d'autres rapprochements à faire. Mais faut-il insister ? Ève, c'est Marie Bashkirtseff dans la mesure — rien moins que négligeable — où elle a incarné, à côté d'autres et avec ces autres, mais peut-être plus qu'elles toutes, l'idéal du poète.

« S'il est vrai que les âmes survivent et peuvent nous entendre », comme Van Lerberghe eût aimé le croire, peut-être l'âme inassouvie de Marie, qui fut si désireuse de gloire, trouve-t-elle quelque apaisement de savoir qu'en dehors de son œuvre, une part d'elle aussi survit dans l'Ève immatérielle et radieuse de l'immortelle *Chanson*.

1. *Ibidem*, p. 458.

2. *Ibidem*, p. 448. — Voir ici même, p. 171, la pensée abrégée, telle que Ch. V. L. la cite dans son étude.

3. Étude citée, p. 15-16.

4. Nous les soulignons.

5. *Ch. E.*, p. 61.

Proust et Maeterlinck

Un pastiche inédit

Communication de M. Carlo BRONNE,
à la séance du 16 septembre 1967.

Parmi les chambres de passage dans lesquelles, à son réveil, il ne se souvenait pas d'abord où il se trouvait, Marcel Proust s'en rappelait une à Bruxelles « dont la forme était si riante, si vaste et pourtant si close qu'on se sentait caché comme dans un nid et libre comme dans un monde »¹. C'est sans doute lors de ce séjour qu'il vit la collégiale et ses vitraux évoqués par un autre visiteur, Gérard de Nerval. En 1913, il écrivait à J. L. Vaudoyer : « Il n'est pas une poésie de vous de laquelle je n'aimerais que nous causions longuement ensemble, à vous interroger sur cette admirable transposition de la « Rose au cœur violet, sœur de Sainte Gudule » que vous épanouissez sous les nuages bicolores du double jardin »². Le premier fragment des *Sept lampes de l'architecture* dont il avait eu connaissance par un numéro de la « Revue Générale » (Octobre 1895) était d'ailleurs traduit par un Belge G. O. Destrée.

Six ans plus tôt, le jeune Marcel avait été l'invité, à Ostende, du banquier Finaly dont la fille lui inspira un amour platonique et éphémère et peut-être la première idée d'Albertine. La bonne Madame Proust dont les connaissances linguistiques paraissent assez approximatives terminait l'une des lettres adressées à son fils dans la « reine des plages » par ces mots étonnants : « Tausend Küsse, pour parler ta nouvelle langue ».

En 1902, Proust revint en Belgique et poussa jusqu'à Amsterdam. Il s'attarda à Anvers ; les *Maîtres d'autrefois* de Fromentin

1. *Contre Sainte-Beuve* (Paris 1954) Chambres, p. 78.

2. *Correspondance Générale*, Paris, 1930-1936. 1^{er} août 1913.

lui servaient de guide. Les carillons brugeois le firent penser au rire argentin de cette autre Belge, la Comtesse Greffulhe, la future princesse de Guermantes, née Caraman-Chimay. Il ne devait pas oublier ces heures d'émotion artistique, car dans « Journées » on peut lire : « A sentir le calme et la lenteur des communications et d'échanges qui règnent dans la petite cité intérieure de nerfs et de vaisseaux que je porte en moi, je sais qu'il pleut, et je voudrais être à Bruges où « près du four rouge comme un soleil d'hiver, les gélines, les poules d'eau, le cochon cuirait pour mon déjeuner comme dans un tableau de Breughel »¹.

* * *

De même que Proust eut la révélation de la *Sonate* de Saint-Saens en ré mineur, d'où naquit « la petite phrase de Vinteuil », en l'entendant jouer par Ysaye chez M^{me} Lemaire, il est possible qu'il ait entrevu Maeterlinck dans un autre salon, celui de la Princesse Brancovan, tante d'Anna de Noailles, qui le comptait au nombre de ses familiers avec Anatole France, Odilon Redon, Fauré et Saint-Saens. On sait en tous cas qu'il écoutait des soirées entières *Pelléas et Mélisande* au théâtrophone².

En 1889 paraissent les *Serres chaudes* de Maeterlinck ; Marcel achève son année de philosophie au lycée Condorcet où un groupe de brillants élèves, parmi lesquels Daniel Halévy, Fernand Gregh, Robert de Flers, Marcel Boulenger, Jacques Bizet suivent avec enthousiasme la jeune poésie. Ils se retrouvèrent en 1892 lors de la fondation de la revue le *Banquet* qui eut huit numéros et à laquelle collaborèrent également Léon Blum et Henri Barbusse. Proust y donnait des portraits de femmes du monde et du demi-monde dans le style « fin de siècle où passaient des relents de France, de Maeterlinck et de Montesquiou »³. André Maurois fait remarquer que l'un des ridicules de la duchesse de Guermantes sera de ne pas admirer Maeterlinck.

1. *Contre Sainte-Beuve* p. 82. — Correspondance avec sa mère, Paris 1953. Notes de Ph. Kolb.

2. G. Painter : *Marcel Proust* I. 369. — Lettres à Bibesco, Lausanne 1949, p. 92.

3. A. Maurois : *A la recherche de Marcel Proust*, Paris 1949.

A maintes reprises, dans l'œuvre proustienne, le nom de l'auteur de la *Princesse Maleine* est cité. Dès 1905, dans un essai intitulé *Sur la lecture*, préface à la traduction de *Sésame et les Lys* de Ruskin et repris avec un article du Figaro (20 mars 1907) sous le titre *Journées de lecture*¹, il analyse le mécanisme de la création littéraire, ses effets et ses hasards :

« C'est un effet de l'amour que les poètes éveillent en nous de nous faire attacher une importance littérale à des choses qui ne sont pour eux que significatives d'émotions personnelles. Dans chaque tableau qu'ils nous montrent, ils ne semblent nous donner qu'un léger aperçu d'un site merveilleux, différent du reste du monde, et au cœur duquel nous voudrions qu'ils nous fissent pénétrer ». Menez-nous, voudrions-nous pouvoir dire à M. Maeterlinck ou à Madame de Noailles, « dans le jardin de Zélande où croissent les fleurs démodées » sur la route parfumée « de trèfle et d'armoïse » et dans les endroits de la terre dont vous ne nous avez pas parlé dans vos livres mais que vous jugez aussi beaux que ceux-là... Or, en réalité ce sont de simples hasards de relations ou de parenté qui, en leur donnant l'occasion de passer ou de séjourner auprès d'eux, ont fait choisir pour les peindre à Madame de Noailles, à Maeterlinck, à Millet, à Claude Monet cette route, ce jardin, ce champ, ce coude de rivière plutôt que tels autres. Ce qui nous les fait paraître autres et plus beaux que le reste du monde, c'est qu'ils portent sur eux comme un reflet insaisissable l'impression qu'ils ont donnée au génie, et que nous verrions errer aussi singulière et aussi despotique sur la face indifférente et soumise de tous les pays qu'ils auraient peints ».

Plus loin, s'élevant contre ceux qui croient que lire des œuvres de qualité est un péril pour l'originalité du créateur, Proust invoque encore l'exemple de « Maeterlinck, qui est pour nous le contraire d'un lettré, dont l'esprit est perpétuellement ouvert aux mille émotions anonymes communiquées par la ruche, le parterre ou l'herbage (et qui) nous rassure grandement sur les dangers de l'érudition, presque de la bibliophilie, quand il nous décrit en amateur les gravures qui ornent une vieille édition de Jacob Cats ou de l'abbé Sandérous ».

1. *Pastiches et Mélanges*. Paris 1919 — p. 249 et 259.

Quelques années après, comparant Sainte-Beuve et Baudelaire, il imaginait les multiples incarnations du Poète considéré dans son unicité et son éternité, « dont la vie intermittente, aussi longue que celle de l'humanité eut, en ce siècle ses heures tourmentées et cruelles, que nous appelons vie de Baudelaire, ses heures laborieuses et sereines, que nous appelons vie de Hugo, ... ses égarements et abaissements sur des buts d'ambition étrangers à la vérité, que nous appelons vie de Chateaubriand et de Balzac, ses égarements et surélévation au-dessus de la vérité, que nous appelons deuxième partie de la vie de Tolstoï, comme de Racine, de Pascal, de Ruskin, peut-être de Maeterlinck »¹.

On voit que, si l'on excepte Anna de Noailles pour qui son admiration était conditionnée par des raisons mondaines et un goût commun de l'hyperbole, Marcel Proust mettait Maurice Maeterlinck au rang des plus grands. Il n'est pas surprenant que, de peur de se laisser influencer par un écrivain qu'il aimait, il ait composé de lui un pastiche, exercice dont il appréciait « la vertu purgative, exorcisante », car il recommandait d'en faire volontairement pour ne pas en faire involontairement toute sa vie.

* * *

Le jeune dandy était pourvu d'un don d'imitation qui amusait souvent ses amis. Déjà, il avait rédigé deux pièces parodiques en 1895 à propos de Flaubert et de Montesquiou². En 1908, il donna coup sur coup au *Figaro* trois séries de pastiches consacrés à Balzac, à Faguet et aux Goncourt, à Flaubert et à Sainte-Beuve, et enfin à Renan³. Depuis Aristophane qui singea malicieusement Homère, Racine en a fait autant de Corneille et Rivarol de Racine ; le plus moqué de tous fut certes Victor Hugo. Le genre, où entrent tout ensemble l'admiration et l'agacement, exige de l'observation ; Proust n'en manquait pas.

Le thème choisi était un fait-divers rocambolesque qui défraya la chronique à cette époque. Un nommé Lemoine,

1. *Contre Sainte-Beuve*, p. 226.

2. *Les Plaisirs et les jours*, Paris 1924.

3. 1^{er} février, 14 et 28 mars 1908. *Pastiches et Mélanges*.

prétendant avoir trouvé le moyen de fabriquer des diamants, avait formé le projet d'acheter, au moment où elles baisseraient, des actions des célèbres mines diamantifères De Beer's et de les revendre quand elles remonteraient. Ayant acquis quelques diamants authentiques, il les présenta au cours d'expériences comme s'ils étaient produits par celles-ci. Le président de la De Beer's, sir Julius Wernher, s'y laissa prendre lui-même et, par surcroît, se laissa prendre par l'habile escroc 64.000 livres sterling. Finalement, il porta plainte, déchaînant dans le monde des affaires un éclat de rire homérique. Arrêté puis mis en liberté sous caution, Lemoine s'enfuit à Constantinople ; condamné par coutumace à six ans de prison, il fut appréhendé à Paris devant le magasin d'un libraire.

Cette affaire dont les journaux et les revuistes régalerent le public pendant de longs mois, Proust la raconta avec humour comme si elle était extraite d'un roman de Balzac, du *Journal* des Goncourt relatant une conversation avec Rodenbach, d'un feuilleton dramatique d'Émile Faguet, d'un roman de Flaubert ou d'une critique de Sainte-Beuve sur ce roman. L'auteur s'était divertie en mêlant ses amis et lui-même au récit et en imaginant chez l'un des personnages un capitonnage de liège qu'il devait installer dans sa propre chambre peu de temps après. Dans le texte de Renan, le philosophe citait Ruskin « que nous ne lisons malheureusement que dans la traduction d'une platitude pitoyable de Marcel Proust ».

Quand ces morceaux furent réunis en volume, Marcel y joignit des pastiches de Michelet, de Saint-Simon et d'Henri de Régnier qui l'avait blessé en ne le nommant pas dans un article sur les maîtres du genre. Il en avait écrit en outre trois autres, une prétendue *Introduction aux fresques de Giotto* par Ruskin, publiée par la N.R.F. le 1^{er} octobre 1953, une imitation de Chateaubriand non achevée et perdue et un pastiche de Maeterlinck, jusqu'ici inédit, dont l'Académie a aujourd'hui la primeur.

Le manuscrit figure parmi les papiers que Madame Mante-Proust, nièce de l'écrivain, a remis à la Bibliothèque Nationale à Paris et dont elle a bien voulu m'autoriser à faire usage. Il se trouve dans le 3^e des cahiers recouverts de moleskine noire auxquels Proust confia ses premiers écrits. Il doit dater de la fin

de 1908 ou du début de 1909. Le professeur Bernard de Fallois, qui retrouva le *Contre Sainte-Beuve* dans un carton à chapeau, a été le premier à signaler son existence. Il contient une quinzaine de pages difficiles à déchiffrer, illustrées de croquis hâtifs, comportant des variantes du même texte, ce qui permet de suivre les retouches de l'auteur et son effort vers une version plus concise et plus expressive¹. On y retrouvera non seulement le vocabulaire favori de Maeterlinck, ses tics de style, un certain balancement de la phrase mais aussi sa philosophie panthéiste un peu vague, sa réserve vis-à-vis de la science moderne d'autant plus partagée par Proust que, fils et frère de médecin, il était un perpétuel malade.

PASTICHE

« On s'est demandé plus d'une fois au cours de ces dernières années, mais jamais d'une façon aussi pressante que pendant l'affaire Lemoine, si la chimie était capable de fabriquer du diamant. La réponse des savants a été à peu près celle-ci : au jour, prochain peut-être, où on pourra élever le carbone à des températures que nous n'avons pu obtenir jusqu'ici, le problème de la fabrication du diamant sera chose résolue.

« Sans doute il est déjà singulier de penser que la science moderne, avec les terribles moyens de destruction qu'elle possède, et auxquels ne peuvent longtemps résister, si elles n'en sont elles-mêmes munies, les places les mieux fortifiées, les armées ou les flottes les plus aguerries, n'ait pu encore forcer les issues du palais de houille où, depuis le commencement du monde, dort dans l'obscurité le Roi fabuleux de la lumière, celui dont l'existence est mise à prix et si convoitée que, sur de simples promesses de capture, des escrocs réussissent à se faire attribuer d'avance une partie de la récompense².

1. Bibliothèque Nationale, Paris. Feuilles 43 à 50. — Nous devons une gratitude particulière à M. Bernard de Fallois, qui a bien voulu nous aider à déchiffrer l'écriture difficile de Proust.

2. Première version :

« On s'est souvent demandé en ces dernières années, mais jamais sans doute autant que depuis l'affaire Lemoine, s'il était possible ou non de fabriquer du

« Nous avons réussi à enfoncer quelques pièces d'avant-garde, le premier de ces vestibules, où dans chacune un dormeur étincelant a été placé pour tromper l'assaillant qui, croyant s'être emparé du diamant lui-même, renoncera au siège, heureux d'une victoire facile et qu'il ne saura pas incomplète, fier d'un trophée éblouissant et menteur. Et le serviteur, qui s'est ainsi dévoué pour protéger le sommeil et couvrir la retraite du vieux roi qui n'a rien entendu encore et dort depuis vingt mille ans au cœur même de la demeure enchantée, a si bien pris soin de revêtir son éclat et de feindre lui ressembler que si nous ne mettions pas à contrôler l'identité du captif plus de soin que nous n'en apportons à vérifier les réalités, infiniment plus précieuses pour nous, de la destinée et du bonheur, nous ne douterions pas un instant d'avoir capturé de nos mains le Prince authentique qui fait remonter son origine à la source même de la lumière, le frère de celui qui, imprudemment sorti de son palais dont les incendies naturels lui avaient ouvert les portes, tombera chaque jour sans défense aux mains de l'homme dans les mines du Cap et de l'Amérique.

« Mais les savants qui ont réglé eux-mêmes le siège du palais magique avec une précision plus grande que n'en eurent jamais, dans aucune guerre, si récente soit-elle, les hommes de guerre les plus réputés, les plus habiles ingénieurs, nous avaient avertis que ce n'est que dans le dernier embrasement de l'incendie que nous pourrions nous emparer du vieux roi réfugié sur la (plus) dernière terrasse de son palais en flammes. Et ils ont tôt fait de nous dire que le brillant captif, dont nous nous faisons gloire, n'est que le ... que le ... (dans le texte) qui, à vrai dire, a usé pour nous tromper des mêmes artifices qu'en emploient les bijoutiers et les femmes elles-mêmes quand, n'ayant pas de

diamant. La réponse des plus audacieux chimistes semble actuellement celle-ci. Non, on ne peut pas encore fabriquer du diamant ; les corps obtenus ne sont pas du diamant véritable. Mais ce n'est qu'une question de temps. Dès qu'on pourra mettre le carbone à une température suffisante on aura du diamant.

» Certes il est déjà assez singulier de penser que le palais de houille où dort depuis le commencement du monde le prince fabuleux de la lumière n'a pas été ébranlé par les effets les plus savamment combinés d'un siège en règle où l'assaillant était servi par les terribles explosifs à qui ne résiste pas plus une ville qu'une flotte ou une armée. »

diamant, elles veulent cependant nous faire croire qu'elles en portent, ce qui tendrait à prouver que l'intelligence des pierres n'est peut-être pas si essentiellement différente de celle de l'homme qu'on l'a toujours cru, mais plutôt qu'une seule intelligence baigne l'univers tout entier et vit dans la communion du désir et la similitude de la ruse.

« Et jusqu'ici les forces les plus écrasantes dont les savants disposent, celles auprès de qui les incendies de nos pères n'étaient qu'une jolie réussite de couleurs, à peu près aussi inoffensives que la chaleur du soleil de juin, ou que la pourpre des couchants, celles qui brisent en une seconde les dernières résistances du fer et de l'acier et les font bondir docilement comme une gouttelette d'argent dans une urne de cristal, aucune n'a pu encore entamer cette demeure qui a l'apparence d'une maison de charbonnier et où est caché, en sûreté en somme depuis un temps infiniment plus long que celui que l'homme a passé sur la terre, le roi dont nous avons mis l'existence à prix à des sommes si fabuleuses que la fallacieuse promesse d'y réussir extorqua l'argent des financiers et ouvrit une ère nouvelle à l'industrie des escrocs quand ils ont vu que l'incendie avait... ¹. Et l'on peut être assuré que si l'homme avait mis à (le) poursuivre le hasard dans sa retraite et à s'emparer de son destin, la moitié des efforts qu'il dépense sans compter pour chasser le diamant de sa demeure ou pour forcer l'amaryllis cyripedium à donner une double fleur (que) le guignon, la maladie et la mort peut-être seraient bien près d'être bannis à jamais de l'existence humaine. Sans doute, à force de vivre côte à côte, le hasard a fini par prendre quelquefois, bien rarement pourtant, quelque chose des formes de l'intelligence humaine. Sans doute, il n'est pas impossible qu'une flèche tirée de la tour d'une cathédrale par une folle à qui on a bandé les yeux vienne, au milieu d'une assemblée de patineurs aveugles, frapper précisément un hermaphrodite. Sans doute les aventures de Watteville ², telles qu'on les lit dans Saint-Simon, ont quelque chose qui révèle dans le hasard moderne un progrès notable sur

1. Deux mots illisibles.

2. Saint-Simon, dont Proust devait faire un pastiche, cite une anecdote relative au baron de Vateville au tome I p. 360. Édition Chéruel. Hachette, Paris 1923.

le hasard antique qui n'a pas subi le contact de l'intelligence, celui qui est le ressort aveugle, irrésistible, multiple, unique et absolu des tragédies grecques. Malgré cela de tels exemples sont rares, et même dans le domaine où il est le plus facile de s'emparer de lui, de le domestiquer et de faire de ce maître un esclave que nous n'appelons que quand nous en avons besoin, dans le domaine de la médecine, il est incroyable à quel point nous lui laissons encore le gouvernement à peu près entier d'une vie dont il ignore entièrement le bien et la fin.

« Nous sommes moins habiles que lui, et même en le guidant pas à pas, et en lui expliquant point par point ce que nous désirons, nous le chargeons seulement de graisser à nouveau ou même de refaire les ressorts que jusqu'ici il se contente ordinairement de briser. En présence d'une maladie contagieuse, tant que nous n'en sommes pas atteints, les médecins lui donnent le nom de plus ou moins grande réceptivité, et quand nous le sommes, de plus ou moins grande résistance utile, se contentant d'ailleurs de nous interdire par la diète et le régime une nourriture et un mouvement que nous étions incapables de prendre, d'adresser à la transpiration au lieu de l'appel des mystérieuses quatre fleurs et de la vénérable bourrache de nos jardins d'un emploi si salutaire auxquels elle s'empresse immédiatement d'obtempérer, les impérieuses injonctions d'un sudorifique auxquelles elle est presque toujours sourde¹. Son seul pouvoir réel est de métamorphoser à l'aide de calmants la vieille fièvre bienfaisante qui exorcisait le mal en trois jours et le chassait sans retour en un malaise néfaste, innombrable, incessant, méprisable qui reparait après chaque accalmie avec un nouveau cortège de maux, et de faire reculer par les prières insidieuses de la morphine ou la menace plus formelle du laudanum le flot des bonnes secrétions

1. Variante : « tandis que nous devrions seulement lui faire appel pour quelque besogne mécanique, à la noble bourrache de nos jardins d'un emploi si salutaire, les quatre fleurs dont le nombre cabalistique multiplie les offices calmants, le tilleul qui dispense un sommeil aussi léger que l'ombre de sa feuille et le parfum de sa fleur, enfin la malicieuse mais excellente queue de cerise qu'on trouve encore parfumant la bouillote aux tisanes dans certaines cuisines de province et qui chante pendant qu'elle compose son breuvage comme une fée bienfaisante et un peu comique s'appêtant à remplir auprès d'un vieillard avec une précipitation bien intentionnée des fonctions de bonne d'enfant. »

naturelles, préposées de tout temps au nettoyage de notre corps et à la propreté de ses artères, et qui allaient entraîner bien loin de lui les germes mortels et les poisons. Tout au plus, à l'aide des antispasmodiques réussira-t-il à épargner au cœur la fatigue de la dyspnée, en lui en imposant une infiniment plus dangereuse et en ayant trouvé le moyen d'endormir par ruse le gardien pourtant vigilant de nos forces, si miraculeusement résistant et actif, si infatigable, si attentif, si sensible, si indispensable ; le myocarde.

« En ce temps où la mort... épouse devant nous le mirage innombrable, terrible, inutile et incessant de ses tentations, cache la pierre où elle s'est blottie, fait paraître droite la route au coude de laquelle elle s'est embusquée, dérobe dans un nuage de poussière l'autre automobile à bord de laquelle elle est montée, nous fait paraître assez grand pour y faire passer deux voitures un chemin où une seule ne peut se déplacer d'une ligne sans tomber dans l'abîme au-dessus duquel elle est suspendue, raccourcit le temps qu'il faut à l'une pour nous rejoindre, allonge celui que nous mettons à l'éviter, elle est en réalité impuissante à arrêter sur la route où, salués au passage par les gueules de loup qui laissent échapper de leurs lèvres de safran la goutte de rosée que l'aurore leur confie comme un secret qu'elles devront garder jusqu'à midi, nous nous avançons avec une vitesse effrayante et paisible »¹.

Le dernier trait confirme une conversation de Proust avec son ami Georges de Lauris dans laquelle il critiquait la conception de l'infini chez Maeterlinck. « Infini 40 chevaux et grosses voitures marque Mystère », raillait-il. M. G. Painter signale que cette moquerie est reproduite dans la *Recherche du Temps perdu* (III, 162 Éd. Pléiade) où le Narrateur aspire ironiquement à « ces appareils vraiment matériels pour explorer l'infini, ces 120 chevaux marque Mystère ».

On aura remarqué que tous les meubles du blason littéraire de Maeterlinck sont réunis : les portes, les tours, les captifs, les

1. La fin du pastiche comporte un grand nombre de variations enchevêtrées dans le texte. Nous avons repris celle qui, purgée des répétitions, paraît être le dernier reflet de sa pensée.

aveugles de la première manière, et aussi les hasards du destin, l'intelligence de la nature, les pièges de la vitesse, la présence de la mort invisible sur le seuil. Proust égratigne l'écrivain qu'il estime comme nous blaguons gentiment les travers de nos proches. N'y cherchons point un chef d'œuvre ; ce n'est pas un feu d'artifice, c'est un pot-pourri. Il l'a dit lui-même : « Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson, qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres, et tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais, je pressais les notes ou les ralentissais ou les interrompais, pour marquer la mesure des notes et leur retour, comme on le fait quand on chante... Je savais bien que si, n'ayant jamais pu travailler, je ne savais pas écrire, j'avais cette oreille-là plus fine et plus juste que bien d'autres, ce qui m'a permis de faire des pastiches, car chez un écrivain, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite »¹.

Il ne faut pas oublier qu'au moment où Marcel caricaturiste prend Maurice pour modèle, il s'apprête à réécrire *Swann* sous une autre forme. (1909) Il est toujours à la recherche de la *Recherche*. Il se fait la main. Il n'est pas question de déceler une influence maeterlinckienne sur le jeune romancier, encore que l'enroulement de certaines phrases du pastiche soit plus du cadet que de l'aîné ; il serait plus exact de dire qu'il se libère d'un « air » trop présent à son oreille.

* * *

La fidélité de son attachement ne se démentira jamais, sans être néanmoins exempte de critiques. Au début de 1911, il lit des extraits de la *Mort* et ne partage pas l'idée « terriblement positive » qu'en a l'auteur². *La Sagesse et la Destinée* (1898) lui avait laissé une impression singulière qui se dissipa d'ailleurs dans la suite. Les Archives de la Fondation Maeterlinck conservent une curieuse lettre dont on ignore la date et le destinataire. Celui-ci est, d'après le contexte, un ami intime auquel Proust envoie le volume en

1. *Contre Sainte-Beuve*. Conclusion.

2. G. Painter : *Marcel Proust* II, 217.

marquant les pages sur « Un Amant »¹. « C'est très beau, écrit-il, mais le livre m'avait laissé, autant que je me rappelle, une impression plus particulière de méchanceté. C'est du reste cela qui me le rendait assez incompréhensible. Mais il me semble que cette méchanceté s'évapore un peu sur les sommets, point du tout orageux, de Maeterlinck. De plus, ces réflexions si hautes, si vraies pourraient s'appliquer à bien d'autres et mieux. Car s'il est au contraire une œuvre qui suppose soit dans le cœur de l'auteur, soit dans les exemples voisins, un modèle original et ininventable de méchanceté (Maeterlinck parle dans ce chapitre de la biographie d'Emily Bronte par Mary Robinson), c'est bien ce livre-là. Tout cela n'empêche pas ce que dit Maeterlinck d'être admirable, consolant et juste... » Cette opinion, Proust devait bientôt la confirmer dans une circonstance assez piquante.

* * *

En septembre 1912 parut dans la *Nouvelle Revue Française*, aussi avide de révélations que de démolitions, un article intitulé : *Maurice Maeterlinck*.

L'auteur, ainsi qu'on le ferait aujourd'hui, commençait par décrire un état d'esprit qui, depuis un demi-siècle, n'a guère changé. « Les dernières années du 19^e siècle et les premières du 20^e, disait-il, ont vu la faillite du positivisme de laboratoire ; un grand vide s'en est suivi, un grand vide et une douloureuse incertitude ». Et il dénonçait le « nihilisme moral dont on a reconnu le danger aussi bien pour l'épanouissement de l'individu que pour la santé des communautés humaines ».

Dans ce monde matérialiste et inquiet, Maeterlinck avait semblé répondre à la question informulée de ses contemporains. Il avait reconnu l'importance de l'inconscient ; il avait découvert un temple ignoré dont on attendait qu'il éclairât le mystère mais, constatait le signataire, il est resté sur le seuil ». Pouvait-il manquer plus complètement à ses promesses ? »

1. Vraisemblablement les pages 269 et 276 (Édition Charpentier 1902). Nous remercions M. R. Van Nuffel qui a bien voulu nous communiquer le texte intégral de cette lettre.

Après avoir effleuré le théâtre de l'angoisse avec ses *Petits drames pour marionnettes*, il est passé « brusquement à l'esthétisme frelaté de *Monna Vanna*, à la froide allégorie, à la philosophie primaire de *Joyzelle* et de *l'Oiseau bleu* ». Sans doute le *Trésor des humbles* parut renouveler sa manière ; l'auteur avoue qu'il fut enthousiasmé à la première lecture. Cependant Maeterlinck, en rajeunissant Ruysbroeck, Novalis et Emerson, n'a fait montre que « d'une virtuosité prodigieuse en l'art de jeter du noir, de noyer dans un brouillard fuligineux des pensées déjà obscures ». Esclave de son procédé, il n'a cessé depuis de refaire ce livre sous d'autres titres et l'on peut se demander si dans toute cette « rhétorique impersonnelle il y a autre chose que le désir de faire de la copie ». Même « volonté d'éviter ce qui est angoissant, ... méditations dans le vide... rêverie autour de quelques mots », voilà ce qu'il offre en guise de « manuels d'édification » et d'« idéal à bon marché » à « ceux qui ne vont pas à la messe. Il est le docteur tant mieux des âmes sans piété ». La *Sagesse et la Destinée*, le *Temple enseveli*, le *Double Jardin* ne sont qu'une suite d'équivoques dans lesquelles l'écrivain marie l'inspiration mystique et le rationalisme d'une façon choquante pour la loyauté intellectuelle. « Pour que ce mariage fût consommé, Maeterlinck a dû recourir à toutes les ressources d'une rhétorique onctueuse et nuancée qui doit bien quelque chose aux Jésuites du Collège Sainte-Barbe où il fit ses études ».

Comblé de toutes les félicités, le fils du notaire Maeterlinck de Gand ¹ ne dépasse pas le niveau d'une philosophie sans larmes. Homme heureux, il se contente de justifier son bonheur. Si son éducation française lui pose de grands problèmes, son démon, qui est un démon flamand, lui en cache les aspects tragiques. « Cette demi-sincérité, il la doit à cet instinct du bonheur ménager, à cette sagesse bourgeoise qu'il tient de sa race. »

A d'autres époques de désarroi moral, l'humanité a fait ce rêve de bonheur ; Bernardin de Saint-Pierre l'y a aidé mais Maeterlinck n'a pas écrit *Paul et Virginie*. « Les élites seules, remarquait l'auteur, déterminent dans une œuvre ce qu'elle a de durable. Or, elles échappent peu à peu à l'influence de Maeter-

1. Le père de Maeterlinck n'était pas notaire mais propriétaire foncier.

linck qui les avait d'abord séduites. Plus sa gloire brille sur l'Europe des Académies et des Congrès, plus elle se détourne de l'Intelligence qui avait préparé sa prodigieuse réussite » et il concluait ainsi : « Qu'il ne prenne pas une place qui convient à des écrivains d'une toute autre lignée. Ceux qui veulent remplir les mots de toute leur signification, ceux qui n'ont pas peur des idées, ceux qui n'ignorent pas quel vide affreux laisse dans les grands cœurs les petits bonheurs que la main peut saisir, ne s'y trompent déjà plus »¹.

Proust était à Cabourg quand l'article lui tomba sous les yeux. Il en fut indigné ; il écrivit aussitôt à Jean-Louis Vaudoyer : « J'ignore quel est le monsieur qui, dans la N.R.F., éreinte Maeterlinck mais cela m'a exaspéré »². Ce monsieur était notre confrère Louis Dumont-Wilden. Bien qu'il eut treize ans de moins que son aîné, il avait pourtant passé l'âge de l'impertinence juvénile. Il exprimait une conviction profonde ; j'ignore s'il eut l'occasion d'en discuter avec celui qu'il jugeait si sévèrement lorsqu'il devint son collègue dans notre compagnie en 1925.

* * *

En 1913, le directeur de la maison Ollendorff à laquelle avait été présenté le manuscrit de la *Recherche* dans sa première forme répondit qu'il n'y comprenait rien. La N.R.F. et Fasquelle avaient déjà refusé l'œuvre. Proust, blessé par le commentaire plus que par la décision, déclara : « Ces gens-là ont-ils jamais lu vraiment Barrès par exemple ? J'en doute fort. Et Maeterlinck ? Si, en cachant le nom de l'auteur, on envoyait à M. Humblot la *Colline inspirée* de l'un et la *Mort* de l'autre, je crois qu'il élaguerait tant qu'il n'en resterait pas grand chose »³.

Enfin un autre Belge, tout au moins d'origine, encourut ses rigueurs : Francis de Croisset, alias Franz Wiener, né à Bruxelles en 1877, auteur à succès et gendre de M^{me} de Chevigné, dont l'indifférence avait si longtemps mortifié le dandy. Il ne dissimule pas ses sentiments à son égard dans ses lettres à Paul Morand

1. N. R. F. 1912. III pages 429 à 448.

2. *Correspondance Générale* 10 septembre 1912.

3. Maurois : *ibidem*, 267.

et à Guiche et dut partager l'avis de Léautaud qui, lors de la candidature de Croisset à l'Académie française, écrivit : « Maeterlinck ne peut entrer à l'Académie parce qu'il est Belge, M^{me} de Noailles parce qu'elle est une femme, Porto-Richc parce qu'il est Juif mais Croisset est certain d'être élu quoiqu'il soit les trois »¹. Il ne le fut pas, ni Proust davantage.

La mort, apprivoisée par Maeterlinck, prit Proust à la cinquantaine ; le patriarche d'Orlamonde lui survécut plus d'un quart de siècle, prolongeant à la face du monde la chance insolite et insolente que lui reprochait Dumont-Wilden. Il est bon, quoiqu'il en ait dit, qu'aux époques sans foi, un poète — plus poète que philosophe — par son œuvre, et mieux encore par son exemple, rende à ses contemporains désaxés la croyance au bonheur ou tout au moins son espérance.

1. *Journal* de Léautaud. Nous laissons évidemment à Léautaud la responsabilité de ses assertions.

Sur un recueil d'hommages à Marcel Raymond ¹

Communication de M. Fernand DESONAY,
à la séance du 14 octobre 1967.

Les recueils d'hommages sont à la mode. Nous avons eu la joie — la plupart, quasi tous — d'en offrir un à notre cher Secrétaire perpétuel Marcel Thiry à l'occasion de sa « septantaine » ; et je n'ai jamais tant regretté mon absence (forcée, vous le savez) que ce jour-là. Marcel Thiry ne m'en a pas voulu, s'il est vrai que j'ai eu la primeur de lire, en ma qualité de membre de la Commission du Fonds national de la Littérature, de ravissantes *Septantines*.

Et voici que, pour fêter les septante ans, — nous sommes en Belgique, et Maurice Piron, mon élève devenu mon maître, m'a appris, entre bien d'autres secrets du français universel, qu'il ne fallait dire « soixante-dix » que lorsque nous nous adressions à des Français de l'Hexagone, — voici que, pour honorer le jeune septuagénaire Marcel Raymond, de nombreux amis (j'en compte trente-cinq) lui ont dédié ce recueil d'essais : *De Ronsard à Breton*.

Bien imprudemment je me suis laissé arracher la promesse — Marcel Thiry est le plus délicat et conséquemment le plus convaincant des demandeurs — de vous faire une communication dont je ne relis pas sans frayeur l'intitulé : *Sur un recueil d'hommages à Marcel Raymond*. Le moment venu de tenir parole, je me suis rendu compte que la mariée était trop belle. Comment, sans courir le risque d'une sèche énumération, vous promener en une demi-heure du Ronsard correcteur malavisé des *Sonets*

1. *De Ronsard à Breton*. Recueil d'Essais. Hommages à Marcel Raymond. Paris, Corti, 1967 ; un grand in-16 de 316 pages.

pour Helene au Breton de *Nadja* ou de *L'Amour fou* qui ajoute quelque chose d'inédit à l'histoire littéraire du sentiment de l'amour telle qu'on la peut tirer d'un commerce attentif avec les poètes de France ? Je me voyais en demeure de choisir. J'ai choisi ; il le fallait bien. J'avais eu, comme me le disait ma grand-mère, à la fin d'un goûter dominical où défilaient sur mon assiette des quartiers de ces tartes imposantes comme des roues de charrette, « les yeux plus grands que le ventre ».

* * *

Six contributions d'inégal intérêt sont groupées dans la deuxième partie du volume d'hommages (pp. 101-166) sous le simple titre : *Jean-Jacques Rousseau*. Ce serait peut-être le lieu de reprendre un extrait du compliment d'accueil que j'ai eu l'honneur et le plaisir d'amitié d'adresser à Marcel Raymond quand il est venu, le 27 avril 1963, occuper parmi nous le fauteuil laissé vide par la mort de Ventura García Calderón.

« ... c'est dans l'intimité de Jean-Jacques surtout que vous avez vécu. (...) »

» Directeur des *Annales J.-J. Rousseau*, codirecteur avec Bernard Gagnebin de l'édition des Œuvres complètes dans la Bibliothèque de la Pléiade, éditeur des *Rêveries*, coéditeur des *Confessions* et des *Fragments et Documents autobiographiques*, vous appliquez à démonter le mécanisme de la quête de soi et de la rêverie une tension quasi douloureuse .»

Précisément, c'est un article du codirecteur de l'édition des Œuvres complètes, Bernard Gagnebin, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, qui ouvre la section consacrée à Jean-Jacques : *Un inédit de Rousseau sur l'état de guerre* (pp. 103-109).

Le 9 mars 1758, Rousseau écrit à son libraire Marc-Michel Rey, à Amsterdam :

« Mes *Principes du droit de la guerre* ne sont point prêts. Mais j'ai un autre ouvrage qui l'est, que je vous offre à sa place... »

Il s'agissait du *Contrat social*, dont notre toujours inquiet Genevois se refusait à indiquer le titre, au sujet duquel il réclamait le

plus rigoureux secret, qu'il annonçait pour le mois de mai suivant, mais qu'il n'enverrait à l'impression que trois ans plus tard.

Des *Principes du droit de la guerre* restés inachevés on ne connaissait jusqu'à aujourd'hui que quelques fragments conservés à la Bibliothèque de Neuchâtel, qui est bien l'endroit du monde le plus aimable pour mener, les yeux se reposant sur le miroir du lac à peine moiré, une recherche d'érudition. Le petit cahier in-8° de douze pages (Ms R. 32) porte un titre écrit puis biffé par Rousseau : « Que l'état de guerre naît de l'état social ». A ce mince cahier on pouvait ajouter quelques passages au crayon figurant dans un autre manuscrit (Ms R. 16) de la Bibliothèque neuchâteloise.

Or voici que le hasard, qui sert d'aventure le mieux qui se pourrait imaginer les « flaireurs » de la qualité de Bernard Gagnebin, a permis à ce dernier de découvrir de nouveaux fragments de Rousseau sur le droit de la guerre : quatre pages in-8° écrites à l'encre, comportant de nombreuses ratures. Le papier et l'encre sont identiques à ceux d'un autre manuscrit de Neuchâtel : le R. 32 ; mais M. Gagnebin, en bon citoyen genevois, a fait acquérir sa précieuse trouvaille par la Bibliothèque publique et universitaire de Genève dont il est, je le rappelle, le conservateur, celle-là même où, voici quatre ans, j'ai connu l'émotion de tenir entre mes mains le Ms 159 du Fonds Tronchin, avec les corrections autographes d'Agrippa d'Aubigné vieillissant, penché une suprême fois sur ses poèmes de jeunesse et d'amour à Diane Salviati, la propre nièce de la Cassandre aimée et chantée par Ronsard.

Au milieu de la première page des fragments nouvellement découverts on peut lire ce sous-titre : « Idée générale de la guerre d'État à État » ; et, en tête de la page 3 : « Ce que c'est que l'État de guerre » (la majuscule initiale du mot « État » ne s'imposant nullement ici et risquant même de prêter à confusion).

Rousseau, qui a commencé par rappeler que la solidité de l'État dépend de la force du pacte social, fait observer avec une grande sûreté dans l'analyse que la guerre ne consiste pas seulement dans l'attaque et l'invasion du territoire de l'ennemi, mais qu'il faut en voir aussi les signes dans l'effort déployé pour

affaiblir ce dernier par toutes sortes de menées ouvertes ou occultes. Contrairement à des théoriciens du droit des gens comme Grotius ou Hobbes, qui faisaient consister la guerre dans l'usage de la violence, Jean-Jacques, témoignant une fois de plus de son interprétation lucide des événements et de sa connaissance profonde des hommes, introduit, à côté de la notion d'état de guerre où l'on poursuit son droit par la force et de celle de l'état de paix qui ne peut résulter que d'un pacte formel conclu entre nations, une troisième situation de fait : celle où deux États antagonistes cherchent à s'anéantir réciproquement sans recourir aux armes.

Voici ce texte d'une singulière importance, d'une résonance d'actualité :

« Quand on se tient réciproquement en haleine par de continuelles hostilités, c'est proprement ce qu'on appelle faire la guerre. Au contraire quand deux ennemis déclarés demeurent tranquilles et ne font l'un contre l'autre aucun acte offensif, leur relation ne change pas pour cela, mais tant qu'elle n'a point d'effet actuel elle s'appelle seulement état de guerre. »

C'est bien là ce que nous avons appris à appeler, nous, « la guerre froide ». Le n° 25 de la revue *Comprendre*, organe de la Société européenne de culture, était consacré il y a peu à une enquête internationale sur *La guerre froide*. On s'est interrogé sur le point de savoir quand est née l'expression. (Je songe aux deux ouvrages publiés en 1961, le premier à Londres : *The Cold War and its Origins* de D. F. Fleming, le second à New York : *A History of the Cold War* de John Lukacs.) Il y a plus de deux siècles, Jean-Jacques avait prévu, sans la nommer autrement que « la volonté constante, réfléchie et manifestée de détruire son ennemi », la période infernale où nous sommes condamnés à essayer de survivre.

« On fait des préparatifs, on amasse des armes, (...), toutes les opérations militaires qui ne sont pas spécifiées se continuent » : c'est une autre citation. Comme le dit Bernard Gagnebin, « ces mots pourraient avoir été écrits aujourd'hui ».

Rousseau et l'histoire : tel est le sujet traité (pp. 110-115) dans une courte mais lumineuse synthèse par M. Pierre Burgelin, l'auteur d'une thèse à juste titre estimée, défendue en Sorbonne il y a dix-huit ans : *La Philosophie de l'existence de J.-J. Rousseau*.

Rousseau connaît les exigences de la méthode historique, comme il résulte d'un long excursus de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Or, dans ce cas bien précis, « nous sommes embarqués », comme eût dit Pascal : il est question de notre salut éternel. Si la doctrine chrétienne repose sur les témoignages des quatre évangélistes, il importe au plus haut point que nous sachions avec certitude ce qu'est venu prêcher Jésus de Nazareth.

Aux yeux de Rousseau, une seule chose compte : la bonne foi. Même s'il est plein d'erreurs, l'Évangile ne doit pas être abandonné du moment qu'il parle à notre cœur. A la conviction, née de l'adhésion de l'intelligence critique, se substitue — a le droit de se substituer — la persuasion, qui est affaire de sentiment.

Pareille attitude aboutira dans l'*Émile* à ce principe universel :

« Les historiens sont remplis de vues dont on pourrait faire usage, quand même les faits qui les présentent seraient faux ; (...). Les hommes sensés doivent regarder l'histoire comme un tissu de fables dont la morale est très appropriée au cœur humain. »

(p. 440 du tome premier de l'édition de 1762).

Rousseau dénonce la *libido sciendi*, ce péché auquel succombent volontiers les érudits. Pour lui, une fantaisie de ce farceur de Pausanias suffit à faire la preuve que l'homme n'est pas naturellement carnivore.

L'histoire devient ainsi une philosophie concrète, supérieure, dans le régime d'éducation cher à Jean-Jacques, à la philosophie dite « pure » qui se nourrit, elle, d'abstractions.

Pierre Burgelin rapproche avec à-propos ce Rousseau-là de Michel de Montaigne, sensible à la notion d'espace (songeons à l'accueil qu'il faisait aux marins revenant des pays exotiques), mais beaucoup moins à la notion de durée, qui est l'essence de l'histoire. Que signifie le mot souvent cité de Montaigne : « C'est mon homme que Plutarque » ? Simplement que, pour l'auteur

des *Essais* comme pour le pédagogue de l'*Émile*, l'homme privé peut nous être étonnamment révélé par une seule anecdote significative.

Pareil sentiment de l'histoire a de quoi scandaliser les historiens de la stricte observance. Ne risque-t-on pas de glisser de l'histoire au roman historique, de Tacite au *Télémaque* ? Allons plus loin : pourquoi serait-il nécessaire que le héros eût un répondant dans le passé ? Don Quichotte n'a jamais existé, que je sache ; pourtant il nous enseigne.

En contrepartie, on aurait le droit de faire observer que l'histoire anecdotique à la Plutarque n'est pas précisément de tout repos. C'est Pascal le janséniste qui nous rappelle que

« l'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas fait tant de continents que son ivrognerie a fait d'intempérants. »

Mais Jean-Jacques, nul ne l'ignore, est optimiste quant à la nature foncière de l'homme. Placé aujourd'hui devant le petit écran de la télévision, il parierait volontiers que l'enfant, sensible naturellement au beau, porté spontanément vers le bien, admirera le héros au cœur pur plutôt que le gangster au long rifle.

Dans le fameux *Discours sur l'inégalité*, Rousseau historien donne encore la préférence à la Nature avec un grand N :

« O Homme... Voici ton Histoire, telle que j'ai cru la lire, non dans les Livres de tes semblables, qui sont menteurs, mais dans la Nature, qui ne ment jamais. »

Un pas de plus est franchi : les historiens, même si leurs Livres sont affectés de la majuscule à l'initiale, sont accusés de mentir.

Le contexte aidant, il convient de nuancer cette affirmation trop péremptoire. Selon Rousseau, l'histoire signifie l'impossibilité du développement naturel de l'humanité puisque aussi bien elle doit tenir compte des accidents contingents, qu'ils s'appellent Napoléon ou Hitler, qu'il s'agisse de la découverte de l'Amérique ou de la fission de l'atome. La logique de l'*Émile*, à savoir que la nature de l'enfant avec toutes ses possibilités doit conduire l'homme à son accomplissement dans la liberté, c'est-à-dire à son bonheur, contredit la logique de l'histoire des sociétés, laquelle, par un processus de dénaturation, engendre mille et une catastrophes.

Chose curieuse, dans ses *Lettres sur la montagne*, Jean-Jacques découvre un nouvel objet historique : soi-même. C'est tout le problème des confessions, des confessions le plus souvent apolo-gétiques, mais qui émanent d'un seul témoin, témoin privilégié autant que suspect dans la mesure où il est aussi le seul à connaître sa vie de l'intérieur. Pour le cas Rousseau, Marcel Raymond lui-même a montré que les vérifications de l'érudition sont dans l'ensemble favorables à la sincérité du portrait. Il reste que, comme Montaigne qui en a tout uniment fait l'aveu, le Genevois doit s'être peint plus d'une fois « de profil ». Comme le dit excellemment en guise de conclusion à son remarquable article M. Pierre Burgelin,

« nous sommes invités à retenir (...) une authenticité du sentiment plus que des événements. »

« Vous me verrez », dit le Vicaire savoyard, « sinon tel que je suis, au moins tel que je me vois moi-même ».

* * *

J'en arrive à la troisième contribution au recueil d'essais : celle de Henri Gouhier qui s'intitule : « *Expansion* » et « *Resserrement* » selon J.-J. Rousseau (pp. 116-125). Elle prend la suite, le confirmant plus d'une fois, de l'article de Pierre Burgelin.

C'est Burgelin, en effet, qui a utilisé le premier ce terme « Expansion », dont il fait l'intitulé du chapitre qui, dans sa thèse de Paris, vient immédiatement après le chapitre consacré à *L'Existence*. Tout se passe comme si « l'expansion » et son antonyme « le resserrement » consistaient en un

« double mouvement toujours commencé, toujours inachevé (je cite Burgelin) de condensation et de détente. »

Tantôt l'âme « expansive » se répand sur les êtres, va vers les choses, tantôt l'âme « resserrée » se replie, se recueille dans une espèce de face-à-face avec soi-même.

Un texte de la *Dixième Promenade*, cité par Burgelin et repris par Henri Gouhier, est des plus significatif, Jean-Jacques y unissant dialectiquement les deux contraires :

« Le goût de la solitude et de la contemplation naquit dans mon cœur avec les sentiments *expansifs* * et tendres faits pour être son aliment. Le tumulte et le bruit les *resserrent* et les étouffent, le calme et la paix les raniment et les *exaltent*. *J'ai besoin de me recueillir pour aimer.* »

Déclaration capitale que celle-ci, comme l'a très bien vu Georges Poulet dans ses *Études sur le temps humain*, où seraient à reprendre les parties IV et V du chapitre consacré à Rousseau :

« Par un mouvement déconcertant, mais typique chez Rousseau, l'effort de rétrécissement aboutit finalement à son contraire, à un mouvement d'expansion... »

Henri Gouhier ne se propose pas — il le déclare en toute simplicité — d'ajouter une explication aux interprétations qu'il qualifie d'« exemplaires » de Pierre Burgelin et de Georges Poulet. Il va réussir à déterminer avec maîtrise le schème qui semble le plus proche des expériences vécues par Jean-Jacques.

Ce qui est premier dans l'existence, c'est l'expansion, ou mieux : « l'expansivité ».

« Celui qui peut tout étend, pour ainsi dire, son existence avec celle des êtres »,

fait dire Rousseau au Vicaire savoyard. Pareille formule signifie bien que l'expansivité est la manifestation de la Toute-Puissance. Dieu n'est pas le Premier Moteur immobile d'Aristote, mais Celui qui produit et qui conserve : « Dieu n'est pas le Dieu des morts », pour reprendre un verset de saint Marc.

Comme à l'Être de Dieu, l'expansivité tient à notre être. Songeons au petit Jean-Jacques sur la route de Turin, cette route de montagne d'où il découvrira bientôt la grande cité piémontaise (mon ancien élève Maquet m'a montré l'endroit exact de cette révélation panoramique) :

« Jeune, vigoureux, plein de santé, de sécurité, de confiance en moi et aux autres, j'étais dans ce court mais précieux moment de la vie où sa *plénitude expansive* étend pour ainsi dire notre être par toutes nos sensations, et embellit à nos yeux la nature entière du *charme de notre existence.* »

* C'est moi qui souligne.

Passage à rapprocher de celui-ci, de la *Huitième Promenade* :

« ... quand j'étais content de tout ce qui m'entourait et de la sphère dans laquelle j'avais à vivre, je la remplissais de mes affections. *Mon âme expansive s'étendait sur d'autres objets...* »

Mais l'expansivité vers nos semblables, voire sur les choses, qui est le fondement existentiel chez Rousseau, — ce qu'il appellera « la pitié » dans son fameux *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, — n'est nullement incompatible avec l'amour de soi, le repliement, le resserrement sur sa propre personne.

« Au niveau de l'existence selon la nature »,

précise Henri Gouhier, se souvenant d'une expression inventée par Auguste Comte,

« il y a un amour de soi spontanément altruiste. »

Quant à l'expansion sur les choses, elle implique, comme l'a dit Amiel, repris par Marcel Raymond son concitoyen, un certain « état d'insularité ». Qu'on veuille bien rappeler à son esprit la *Cinquième Promenade*, à mon sentiment la plus évocatrice, la plus révélatrice. Couché dans sa barque, ou encore assis sur la rive du lac de Biemme, Jean-Jacques expérimente à plein le repliement propice aux « extases ». Extases à la fois égotistes et cosmiques, mais qui ne restent égotistes que dans la mesure où elles sont cosmiques.

Rousseau a, d'ailleurs, fort bien senti le risque de l'expansivité, qui est l'aliénation de soi.

« *Mon âme expansive s'étendait sur d'autres objets* » :

voilà le mouvement naturel tel qu'il est évoqué en tête de la *Huitième Promenade*.

Mais voici le risque :

« sans cesse attiré hors de moi par des goûts de mille espèces, par des attachements aimables qui sans cesse occupaient mon cœur, *je m'oubliais en quelque façon moi-même...* »

Or, comme il faut ramener l'homme à l'existence selon la nature, la pédagogie de l'*Émile* tendra à opposer au resserrement

égoïste, qui n'est pas premier, l'expansion vers nos semblables :

« offrir au jeune homme » (dit Rousseau textuellement) « des objets sur lesquels puisse agir la force expansive de son cœur, qui le dilatat, qui l'étendent sur les autres êtres »,

quitte à

« écarter avec soin ceux qui le resserrent ».

Il n'en reste pas moins que Jean-Jacques, tant pour lui expansivité et amour de soi sont complémentaires, n'échappe pas à la contradiction dès lors qu'il peut s'écrier avec la même sincérité, dans la *Profession de foi*... :

« La fausse prudence le resserre dans les bornes du moi humain »,

et, au Livre II de l'*Émile* :

« cette fausse sagesse qui nous jette hors de nous ».

* * *

Nous voici arrivés à la contribution que je considère comme la plus intéressante : celle de Jean Starobinsky. Vous savez que ce médecin qui a tâté de la psychiatrie s'est révélé, avec Jean Rousset promoteur de cette manifestation Marcel Raymond sous forme d'hommages, un des deux disciples les plus avertis et je dirais volontiers : le plus agile, le plus délié, le plus original assurément de notre confrère genevois.

L'article ne comporte qu'une douzaine de pages (pp. 126-138), dont la moitié sont consacrées à une analyse textuelle d'un long alinéa de la *Première Promenade*. Vous resterez sur votre faim : je ne puis que vous renvoyer à ces pages 131-137.

J'accorde personnellement une grande importance à l'épigraphie, de Marcel Raymond en personne, que Jean Starobinsky a tenu à placer en tête de sa contribution :

« Les *Rêveries du Promeneur solitaire* contiennent peu de rêveries proprement dites (...). On ne rompt pas si facilement avec des siècles de discours rhétorique. »

(in *Jean-Jacques Rousseau, la quête de soi et la rêverie*, Paris, Corti, 1962, p. 197).

Rousseau — c'est évident — écrit ses *Réveries* pour lui-même. De quoi s'y entretient-il ? De sa destinée à lui. L'auteur est ainsi à la fois le destinataire et le thème de son discours. La parole (et Jean-Jacques en prend son parti, lui qui fait son complexe de persécution) ne poursuit plus aucune fin externe. La conscience personnelle, qui se trouve dédoublée en une conscience discourante et une conscience réceptrice, en est réduite à s'alimenter de sa propre substance.

Jean-Jacques se sent tenu de justifier son attitude, dont il sent tout le premier qu'elle a, par sa nouveauté même, quelque chose de monstrueux. C'est bien pourquoi, tout du long des *Réveries*, le développement de la relation « en circuit interne », si l'on peut ainsi s'exprimer, s'accompagne d'une justification du rapport exclusif de soi à soi.

Mais est-ce là ce qui peut s'appeler « rêver » ? La pure rêverie est muette. S'extérioriser par le moyen de la parole écrite, c'est sortir de la rêverie. « Accordons », dit Jean Starobinsky soucieux de se montrer beau joueur, « ... qu'il existe un langage rêveur, des paroles (...) comme proférées en songe ». Il n'en va pas ainsi dans les *Réveries*, où se manifeste une conscience « en état vigile » (je goûte fort cette façon de dire).

La prose, souvent admirable, des *Réveries* semble condamnée à une paradoxale extériorité. Extériorité par rapport au moment de la rêverie : l'« extase » de l'île Saint-Pierre est relatée douze ans après l'événement. Extériorité par rapport à ce que je viens d'appeler « le circuit interne », lequel ne peut atteindre à la certitude que par une conviction muette. La parole écrite est, en l'occurrence, frappée d'inadéquation. Et Starobinsky de se poser, de nous poser la question :

« Rousseau ne serait-il pas condamné à l'inauthenticité, pour avoir voulu désigner ce qui ne se laisse pas désigner ? »

Le temps me fait défaut pour suivre dans ses méandres les plus raffinés la pensée la plus fine. Je dois me contenter de résumer, donc de défigurer, de grossir les traits.

La démonstration qui tendrait à récuser le juge sévère que serait le lecteur des *Réveries* condamnant chez Rousseau une démarche inauthentique, c'est chez Jean-Jacques qu'il convient

de la chercher. Si l'on peut certes affirmer qu'écrire n'est pas rêver, tout l'effort de Rousseau, lequel spécifie bien qu'il « écrit » ses rêveries, qu'il les fixe sur la page qui lui est une sorte de « registre », vise à supprimer la différence entre la parole et ce qu'elle exprime. Effort de nature poétique, s'entend. La parole ne transmettra pas la rêverie originelle : elle sera un acte de réflexion, une remémoration à distance, une véritable reviviscence. (Il me semble qu'on pourrait appliquer à Marcel Proust cette explication subtile de Jean Starobinsky, interprète d'un Rousseau moins explicite.) La mémoire de la rêverie devient ainsi une rêverie *seconde*. Rousseau se donne les gants de nous offrir, non pas de beaux mensonges, mais, grâce au privilège de la poésie qui est transmutation, une double vérité : vérité du passé exploré à partir du présent, vérité du présent vivifié par le souvenir. Lire les *Rêveries* comme elles doivent être lues, c'est s'engager dans le courant « quasi continu », dit Jean Starobinsky, d'une rêverie seconde. Mais cette rêverie seconde consiste à résorber la discontinuité de l'expérience vécue. Répétons-le, le passage à l'unité n'est possible qu'au prix d'un effort de transmutation poétique.

Pareille transmutation est *clarifiante*. C'est à ce propos qu'une aiguë analyse de texte à laquelle j'ai fait allusion (il s'agit d'un long alinéa de la *Première Rêverie*) permet au plus profond des exégètes de dégager un exemple accompli de rêverie seconde et de transmutation clarifiante. Je ne citerai qu'une phrase du texte analysé :

« Si à force de réfléchir sur mes dispositions intérieures je parviens à les mettre en ordre et à corriger le mal qui peut y rester mes méditations ne seront pas entièrement inutiles, et quoique je ne sois plus bon à rien sur la terre, je n'aurai pas tout à fait perdu mes derniers jours. »

On le voit, les préceptes de la rhétorique traditionnelle sont respectés. Que signifie « mettre en meilleur ordre mes dispositions intérieures », sinon convertir, métamorphoser, transmuier, par exemple, « la douleur en volupté » (l'expression est reprise littéralement du préambule de la *Huitième Promenade*) ? La rêverie ne devient mémorable — la rêverie seconde — que dans son

contraste avec le donné oppressif, angoissant, de la rêverie première, surtout chez un écorché vif comme Rousseau. Nous dirons plus simplement, empruntant encore à Starobinsky une de ses formules les plus heureuses, que

« Rousseau a besoin de se replonger dans la douleur pour élaborer activement, voluptueusement, son affranchissement de la douleur ».

Comme dans *A la recherche du Temps perdu*, c'est dans la réminiscence que l'événement revêt sa signification. La rhétorique, c'est cela : une chaîne de raisonnements, une succession d'images et de sentiments, pour en arriver, à l'issue d'un projet concerté, même s'il n'est parfois qu'imparfaitement réalisé, à épuiser tous les raisonnements, à annuler toutes les images et tous les sentiments, à l'exception de *l'intransmuable*, qui est, chez Rousseau, « le sentiment d'une présence inaltérable et limpide », la transparence, le repos, la paix. Mais appeler la paix, c'est s'obliger à un perpétuel recommencement de la rêverie.

* * *

Les deux derniers articles m'ont paru moins intéressants. Je me contenterai de les résumer brièvement.

M. Basil Muntaneo intitule sa contribution : *Les expériences existentielles de Jean-Jacques Rousseau* (pp. 139-150). Le « Mais qui suis-je ? » du Vicaire savoyard appelle un rapprochement avec le très remarquable essai de Georges Poulet dans la première partie du recueil : *Racine, poète des clartés sombres* (pp. 58-71).

Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
(*Mithridate*, IV, 5).

M. Muntaneo s'emploie à démontrer, dans la ligne de Jean Wahl, que Rousseau n'est pas un malade, un « dégénéré supérieur », mais qu'il souffre d'être le siège d'oscillations dialectiques entre deux contraires. Nous ne sommes pas si loin des articles précédents. Penseur « bipolaire », « à deux centres », il est perpétuellement ballotté entre l'élan vers l'Universel et la postulation de l'Individuel. Entraîné par un mouvement centrifuge vers

l'expansion dans la société (nous retrouvons le thème développé, mais avec plus de maîtrise, m'a-t-il semblé, par Henri Gouhier, lui-même tributaire de Pierre Burgelin), expansion qui le projette vers l'Universel, il cède de plus en plus, à mesure que les années passent (ceci rappelle plutôt l'article de Starobinsky), à la tentation centripète qui le ramène à chercher la paix en se repliant vers sa propre personne, vers l'Individuel.

De cette bipolarité Individuel/Universel M. Muntaneo multiplie les exemples. Je n'en alléguerai qu'un : sur le plan géographique, cosmique, on ne saurait s'occuper des révolutions du globe sans les mettre en relation avec le lieu qu'on habite. D'où cette obligation pédagogique faite au précepteur d'Émile :

« Tandis que l'enfant étudie la sphère et se transporte ainsi dans les cieux, ramenez-le à la division de la terre, et montrez-lui d'abord son propre séjour. »

Contradiction entre l'individu et l'espèce, bipolarité de l'Un et du Multiple, c'est-à-dire de l'individu et de la société : les exemples, j'y insiste, foisonnent.

Ce qu'il y a de caractéristique chez Rousseau, — et nous revenons encore à l'idée reprise par Gouhier à Burgelin, — c'est que cette perspective bipolaire peut déboucher sur une sorte d'interpénétration. C'est ainsi que le paysage, élément universel, devient volontiers un état d'âme proprement individuel. Il y a là toute une esthétique en acte qu'il serait curieux de creuser.

* * *

Le sixième et dernier article, d'allure historique, n'a guère d'intérêt que marginal. M. Alfred Berchtold présente avec beaucoup de science et de conscience un curieux personnage : *Ulrich Bräker, le pauvre homme du Toggenbourg* (pp. 151-166).

Cet Ulrich (ou Uli) Bräker, né en Suisse dans un hameau perdu du Toggenbourg en décembre 1735, représente le « bon sauvage », un spécimen achevé de « littérature naïve » : le douanier Rousseau de l'Helvétie orientale et dialectalisante dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. A l'âge de 33 ans, il commence à rédiger des cahiers qu'il enlumine lui-même, gauchement, et qui reflètent un piétisme tout pénétré de la lecture quotidienne de la Bible.

Plus tard, il reniera ces textes ingénus et leur présentation graphique, désireux qu'il est d'exprimer une foi plus ouverte sur la nature, une foi « libérée ».

Après des années d'épreuves et la tentation du suicide (il a lu *Werther*), Bräker est pris d'une fringale de lectures : Plutarque, le Coran, les Allemands, Linné, les Anglais. Shakespeare surtout. Et voici que ce modeste paysan — il possède tout juste une vache et quelques chèvres — se met à rédiger un commentaire des trente-six pièces de l'édition Eschenburg, la première traduction complète de Shakespeare en langue allemande. Il admire ; son cœur déborde. Parfois il ne comprend pas (*Roméo et Juliette*) ; il s'étonne devant *Les joyeuses commères de Windsor*. Mais il dira, de *Jules César* : « Je le sais par cœur comme le *Notre Père* ».

A la suite de ses lectures commentées, « le pauvre homme du Toggenbourg » écrira l'histoire de sa vie, publiée bien des fois en Suisse, puis en Allemagne, dont la dernière édition critique a paru en 1965, procurée par Werner Günther dans l'Universal-Bibliothek. Autobiographie qui reste, de l'avis unanime des connaisseurs, « le récit le plus coloré, le plus vivant de la littérature helvétique de langue allemande au XVIII^e siècle » ; bien que le manuscrit original ait disparu : nous ne connaissons que la version remaniée par Füssli, l'historien éditeur zurichois.

Et Rousseau dans tout cela ?

Rousseau était mort depuis dix ans quand Füssli découvrit l'existence de Bräker. Bräker, un de ces « enfants de la nature » selon le cœur de Jean-Jacques, ne faisait que prendre la suite d'un autre paysan : Jakob Gujer, dit Kleinjogg, héros naïf d'un *Socrate rustique*. Or ce *Socrate rustique* du docteur J.-G. Hirzel, traduit en français par un officier bâlois, avait été offert à Rousseau en 1762, à Rousseau qualifié emphatiquement dans la dédicace :

« au premier des hommes ».

Notre misanthrope — qui ne l'était pas toujours — se montra fort satisfait de cet hommage que lui avait envoyé le docteur J.-G. Hirzel. Lui qui avait lancé l'idée des « génies originaux » se mit en transe ; et de s'écrier :

« Heureux le pays où les Klijoggs (*sic*) cultivent la terre et où les Hirzel cultivent les lettres ! »

On saisit le lien. Il est ténu, mais réel.

* * *

J'ai terminé ma sommaire présentation des six articles réunis sous la rubrique *Jean-Jacques Rousseau*. Ma seule excuse : je vous aurai peut-être donné le goût de lire ou de relire *Jean-Jacques Rousseau, la quête de soi et la rêverie* de notre confrère et ami Marcel Raymond.

Lettres inédites de Charles Nodier à Émile Buloz

par M. Albert KIES

Grâce aux travaux de deux érudits éminents, M. Pierre-Georges Castex et M. Jean Richer, Charles Nodier n'est plus, aujourd'hui, le méconnu qu'il est resté trop longtemps.

Sans doute convient-il de relire son œuvre avec des yeux neufs. Ses contes, qu'il écrivit à ses moments perdus et grâce auxquels il espérait gagner, d'une génération à l'autre, l'amitié des enfants, sont de ceux où, comme le dit M. P.-G. Castex, un homme complexe et tourmenté, sous de rassurantes apparences, a déposé quelques-uns de ses secrets ¹.

Ses ouvrages de bibliographie, de philologie et d'histoire naturelle ne satisfont plus guère aux exigences de la science moderne, à supposer qu'ils aient jamais satisfait aux exigences de l'époque qui les vit naître. Mais nous savons, depuis les travaux de Gaston Bachelard, tout l'intérêt que peut offrir la pré-histoire d'une science.

L'étude des essais critiques de Nodier et l'édition de sa correspondance sont encore à faire. Or, les lettres de Nodier sont nombreuses, et dispersées à travers quantités de dépôts et de collections particulières. Si toutes n'offrent pas, et il s'en faut, le même intérêt, le plus pressé, semble-t-il, est de les éditer en attendant le jour — mais viendra-t-il jamais ? — où l'on fera pour Nodier ce que Jean Bonnerot a fait pour Sainte-Beuve et Jacques Crépet pour Baudelaire.

Les lettres que nous publions ici furent adressées par Nodier à Buloz de mars 1836 à décembre 1843. A une exception près, elles font partie de la collection Spoelberch de Lovenjoul, à

1. Dans son édition des *Contes* de Nodier parue en 1961 chez Garnier, p. IX.

Chantilly, où M. Jean Pommier voulut bien nous autoriser à les recopier.

« Les Lettres de Nodier à Buloz seraient fastidieuses à lire ici, elles se ressemblent toutes, et n'ont guère qu'un intérêt de date et de métier » écrivait Marie-Louise Pailleron, la petite-fille du destinataire, dans son ouvrage sur François Buloz et ses amis ¹. Certes, dans ces lettres, il est souvent question de métier et d'argent. Nous y voyons Nodier préoccupé de transmuter en louis d'or les moindres parcelles de sa production littéraire passée, présente ou à venir. A quelles fins ? Sans doute des demandes aussi pressantes supposent-elles d'autres soucis que les besoins du ménage. Il y avait les livres, bien sûr. Et peut-être Nodier était-il possédé par d'autres démons que le diable Elzévir. Quoi qu'il en soit, telle lettre est un chef-d'œuvre du genre. Nous y voyons Nodier, à force de câlineries, se faire avancer une somme sur une nouvelle qui n'existe pas encore, promettre à Buloz de lui dédier la nouvelle, faire de la dédicace une dissertation destinée à étendre le volume et imaginer enfin une combinaison typographique qui en augmentera le nombre de pages. Mais l'histoire de la dédicace d'*Inès de las Sierras* ne finit pas là. Accusé par Alexandre Dumas d'attaquer les « Gloires de la France » Buloz eut cette réponse : « Est-ce l'ennemi des écrivains honorables et éminents de notre époque, celui à qui Charles Nodier a dédié son roman d'*Inès de las Sierras* ? » ²

Ailleurs nous voyons Nodier, toujours calin, toujours persuasif, réclamer cent francs qui lui reviennent, car des deux cents francs qu'il aurait pu emprunter, il n'en a touché que cent. A ces cent francs auxquels il est persuadé d'avoir droit, il faudrait en ajouter deux cents dont il a besoin. Et, pour finir, Nodier reconnaît noblement qu'il est comptable de douze livres six sous payés de trop sur le dernier article. Sans doute espère-t-il bien les devoir encore longtemps...

Les quémandeurs, qu'ils s'appellent Nodier, Baudelaire, Verlaine ou Léon Bloy, ont leur manière. Et peut-être Buloz ne

1. *François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe*. Nouvelle édition. Paris, Firmin Didot, 1930, p. 134.

2. *François Buloz et ses amis. La Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française*. *Ibid.*, p. 261.

fit-il que sourire lorsque Nodier lui affirmait, qu'en cas de refus, il rabattrait son bonnet sur ses yeux, se roulerait dans sa couverture, et s'arrangerait pour mourir. Toujours est-il que, quelques semaines plus tard, Nodier mourait pour de bon.

I

9 mars (1836)

Mon cher Monsieur,

Je ne comprends point ce qui a pu vous faire penser que je renonçais à la collaboration de la *Revue*¹. Je ne le pourrais sans vous en avoir averti auparavant, dans un délai qui est prévu par nos conventions écrites, et je sais également que ces conventions m'interdisent, tant qu'elles subsistent, le droit de rien publier dans un recueil *hebdomadaire* de la nature du vôtre. Je n'ai d'ailleurs aucun motif de me séparer d'une entreprise à l'établissement de laquelle j'ai contribué avec quelque zèle, et vos honnêtes procédés à mon égard seraient loin de justifier cette rupture. Il n'est guère dans mes habitudes d'avoir des torts envers qui n'en a point avec moi. Je suppose que vous aurez été trompé par un bruit de journal, et je lis très peu, parce que je suis très occupé. Cependant, je vous enverrai prochainement une de mes historiettes, si vous jugez que vos lecteurs n'en sont pas trop fatigués.

Recevez, je vous prie, l'assurance de tous mes sentiments affectueux.

Charles NODIER.

Pour vous. Mon cher Buloz, il faut annoncer le *Valet de chambre de M. le marquis de L...*, et non de *Louvois*. Il est absent, et j'ai besoin de son autorisation pour écrire son nom en toutes lettres².

1. Après avoir collaboré à de nombreuses revues, Nodier était entré en 1828 à la *Revue de Paris* que dirigeait Buloz en même temps que la *Revue des Deux Mondes*. Sa collaboration y fut régulière. Voir Jean LARAT, *Bibliographie critique des œuvres de Charles Nodier suivie de documents inédits*. Paris, Champion, 1923.

2. *Un domestique de M. le Marquis de Louvois, histoire véritable et fantastique* fut publiée par la *Revue de Paris* en juin 1936 et reproduit sous le titre *Paul ou la ressemblance*, dans les *Contes* (Paris, Renduel, 1837, pp. 251-286).

II

Revue de Paris,
Rue des Filles-Saint-Thomas, n^o 17

Paris, le 17 juin 1836.

Je vous prie, mon cher Nodier, de vouloir bien corriger votre épreuve ¹ et de la rendre au porteur qui l'attendra. J'en ai absolument besoin pour dimanche, et il faut que nous mettions sous presse demain matin.

Tout à vous,

BULOZ.

Comme j'avais vu le travail un peu plus large, il pourrait bien manquer une ou deux pages à mon compte. Je vous prie, mon cher Buloz, de me les créditer en matière écrite ou numéraire à votre choix.

Je suis à vous,

Charles NODIER.

III

Bibliothèque de l'Arsenal.

Paris, le 18 mars (1837).

Mon cher Buloz,

J'ai travaillé sans relâche à ma nouvelle qui est malheureusement un petit roman ², et vous pourrez vous assurer chez moi que j'en ai déjà fait plus d'une feuille et demie, mais elle ne peut se renfermer en moins de trente pages sur même deux feuilles, et je pressens avec douleur que je n'en viendrai pas à bout avant les derniers jours de mars. Il résulte de là que, n'ayant pas fait autre chose, je suis au bout de mon rouleau d'écus et que vous me rendriez un service signalé si vous pouviez me donner *trois cents francs lundi matin*. Ce n'est qu'une avance d'une semaine et vous êtes si aimable pour vos auteurs ! Vous savez d'ailleurs que ce n'est pas avec moi qu'on peut risquer ce qui

1. Sans doute s'agit-il des épreuves de la nouvelle *Un domestique de M. de Louvois*.

2. *Inès de las Sierras* parut d'abord dans la *Revue de Paris*, en mai et en juin 1837, avant de paraître, la même année, chez Dumont.

vous est arrivé avec quelques autres. Cette historiette est d'ailleurs des plus piquantes, et vous savez aussi que je ne me vante pas volontiers.

Ayez donc pour moi la complaisance que je vous demande. Si vous ne venez vous-même (et pourquoi ne vous voit-on plus le dimanche soir ?) vous verrez de vos propres yeux que vous ne payez que besogne faite. Et puis, s'il plaît à Dieu, je ne n'y retrouverai plus.

Je suis à vous de tout cœur,

Charles NODIER,
de l'Institut.

IV

9 mai 1837

Mon cher Buloz, j'ai fait votre commission à Taylor¹, qui vous donnera avec plaisir quelques chapitres d'Espagne. Je vous réponds que ses récits sont extrêmement curieux.

Je travaille à la seconde partie d'*Inès*, mais comme je suis toujours malade, et fort malade, il me faut quinze jours pour finir, et encore faut-il pour cela que vous m'avanciez de nouveau *deux cent cinquante francs*. Sans cela je ne pourrai m'y mettre, à cause du grand embarras d'affaires où ma maladie m'a jeté.

Au reste cette seconde partie aura plus de *vingt* pages, et probablement *trente*, quand tout sera fait, c'est à dire sous quinze jours *au plus tard*, la nouvelle pourra faire un petit volume in-12 assez gentil, que je ferai imprimer à part *dans six mois* et que je vous dédierai, parce que vous êtes un bon camarade et un obligeant ami².

Tout à vous,

Charles NODIER.

P.S. *Le plus tôt possible, n'est-il pas vrai ?*

1. Le baron Isidore Taylor avait publié en 1820, avec Charles Nodier et Alphonse de Cailleux, ses *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* et, en 1826, un *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte de l'Afrique*. En 1827, Nodier avait fait un voyage en Languedoc et en Catalogne, et avait séjourné à Barcelone.

2. La nouvelle sera, en effet, dédiée à Buloz, mais, au lieu d'un petit volume in-12 « assez gentil », il s'agit d'un in-8°.

V

(juin ou juillet 1837)

Mon cher Buloz,

Je m'apperçois (*sic*) avec surprise que je me suis trompé de trois pages sur les dimensions de ma nouvelle, et que je vous redois par conséquent *trente-sept livres dix sous*, puisque vous ne me payez pas *deux cent cinquante francs* la feuille, ou davantage, comme à Monsieur tel et tel qui s'en vantent peut-être à tort. Va pour *trente-sept francs cinquante*. Je suis vieux, je ne vais pas en me perfectionnant, et il faut être modeste.

J'ai cinq ou six feuillets d'un conte à dormir debout, intitulé *les Quatre Talismans*¹, que j'achèverais volontiers, parce que je le crois gai, touchant, et d'une grande portée morale. C'est ma marotte, et je ne sais pas à quoi serviraient ces guenilles si elles n'enseignaient rien. Si vous voulez l'avoir dans le courant de novembre, faites-moi avancer le prix d'une feuille, qui fera moitié du tout, c'est-à-dire *cent soixante-deux livres dix sous*, les *trente-sept francs cinquante* étant dûment défalqués du prix rond de *deux cents*. Si vous avez assez de mes balivernes, dites-le franchement à votre caissier, à qui je porterai mardi *trente-sept francs cinquante*. Je ne vous dirai pas que cela m'est absolument égal, mais il ne s'en faut guères. Seulement, sans avances, je n'aurais pas le temps physique de travailler. C'est donc à votre convenance.

Il est bien entendu que le conte des *Quatre Talismans* sera livré en novembre. Si je ne prends pas un terme plus court, c'est qu'il est bien de laisser reposer mon nom pendant trois livraisons au moins, pour ne pas trop abuser de la complaisance du public que j'ennuie souvent depuis quelques mois.

Tout à vous et de cœur,

Charles NODIER.

VI

Paris, 1^{er} juin (1837)

J'ai vu, mon cher ami, le monsieur² que vous avez eu la complaisance de me l'envoyer (*sic*) et je crois que nous serons parfaitement

1. *Les Quatre Talismans* seront publiés par la *Revue de Paris* en janvier 1838 et en février 1838.

2. Sans doute s'agit-il de Dumont qui allait publier en 1837 *Inès de las Sierras*.

d'accord, mais il m'a demandé un peu de matière pour étendre son volume qui était d'ailleurs très suffisamment nourri, s'il veut bien se rapporter à ma vieille intelligence des combinaisons typographiques. J'ai imaginé d'allonger la dédicace amicale que je vous adresse, et d'en faire une dissertation assez piquante sur l'influence des *Revues*, et sur la destinée progressive, ou non, des gens-de-lettres ¹. Ce sera un morceau neuf et curieux, remarquable au moins par la richesse des faits ; mais il me faut pour cela une dizaine de jours, et je ne toucherai qu'en donnant.

Cela ne m'empêchera pas de finir d'ici au 25 la *Légende de sœur Béatrice* ² qui aura un autre caractère qu'*Inès* ; qui sera, je l'espère, agréable et touchante, et que j'ai déjà avancée. L'avance que je vous ai demandée ne m'en est pas moins indispensable ; elle le devient même davantage, puisque je m'*arrière* tous les jours, et j'y insiste, autant que vous le trouverez bon, à la seule réserve de votre commodité : c'est-à-dire, dans le cas où vous ne vous incommoderez nullement pour m'obliger.

Je suis tout à vous

Charles NODIER,
de l'Institut.

VII

Paris, 16 juillet 1837.

Mon cher ami,

Je suis atteint depuis un mois d'une fièvre double tierce qui ne m'a pas permis de mettre une ligne sur le papier, et je croyais que vous pouviez le savoir. La pauvre *Béatrice* n'est donc que commencée, mais

1. Dans plusieurs œuvres, et dès sa première jeunesse, Nodier avait déploré « la manie de la perfectibilité, d'où dérivent toutes nos déviations et toutes nos erreurs » et avait critiqué l'esprit de progrès. Il avait assisté, « avec la sainte colère d'un philologue et l'indignation d'un poète », nous affirme sa fille, à la naissance de l'adjectif *progressif* et du verbe *progresser* (Marie MENNESSIER NODIER, *Charles Nodier, épisodes et souvenirs*, cité par P. G. CASTEX, *o.c.*, p. 394).

Après avoir proclamé Buloz mécène, Nodier, qui se flatte de ne flatter personne, pas même les directeurs de *Revues*, affirme que les destinées de l'écrivain sont bien différentes de ce qu'elles étaient dans les siècles de barbarie et que ce n'est pas en beau qu'elles ont changé (*Inès de las Sierras*, p. 8).

2. La *Légende de Sœur Béatrix* parut dans la *Revue de Paris* en octobre 1837 et, en volume, en 1838 : *Les quatre Talismans suivi de la Légende de Sœur Béatrix*.

je vous renouvelle la promesse de ne pas faire une panse d'a qu'elle ne soit achevée. Ce sera le plus tôt possible.

Savez-vous si *Inès*, qui est imprimée depuis quinze jours, a paru ou non ? Je n'avais pas stipulé quelques exemplaires pour vous et pour moi, mais c'est l'usage d'en donner. Faites-moi le plaisir d'en dire un mot à Dumont.

Je vous embrasse de tout cœur. Mes compliments à M. Bonnaire¹.
Tout à vous,

Charles NODIER.

VIII

Mon cher Buloz, ma lettre s'étant croisée avec la vôtre, je dois revenir sur les explications nécessaires à toutes les deux, et je ne passerai par conséquent pas aujourd'hui à la caisse, mais mercredi seulement, pour que vous ayez le temps de faire vos réflexions.

Je crains autant que vous les longs intervalles des articles qui doivent se suivre, et la très longue série du roman de Gozlan² ne m'a pas fait changer d'avis sur ce point. Quand il m'est arrivé de publier en deux ou trois fois, comme dans *Inès*, j'ai toujours cherché à renfermer dans chaque division de mes petits ouvrages, un intérêt presque complet, et qui laisse à la lecture une idée satisfaite. Voilà pourquoi ma Nouvelle des *Quatre Talismans* qui ne pourrait pas tenir dans un Numéro, est divisée en *journées* ; 1^{er}, 2^e, 3^e et 4^e *Talismans*. Chacune des deux premières *Journées* contiendra une histoire entière, la troisième en contiendra deux, qui sont les plus courtes. Ce sont autant d'épisodes qui ont leur fin à part.

Cependant, je verrai sans peine, et même avec plaisir, que vous remettiez encore d'un dimanche, la publication de la première *Journée*. Comme cela, vous en aurez deux entre les mains quand la première paraîtra, car vous recevrez la seconde de demain en huit au plus tard ; la troisième vous sera parvenue avant que la seconde soit imprimée et vous n'aurez plus d'inquiétude.

1. Félix Bonnaire, frère de Florestan Bonnaire, notaire à Paris, et fils du baron Bonnaire, préfet du Premier Empire, s'occupait à la *Revue des Deux Mondes* et sans doute aussi à la *Revue de Paris* de recevoir les rédacteurs pressés, de réclamer les corrections aux collaborateurs et aussi de leur faire part des refus, mission dont il s'acquittait avec beaucoup de tact.

2. Léon GOZLAN venait de publier dans la *Revue de Paris* son *Washington Levert et Socrate Leblanc* qui parut la même année (1837), en deux volumes, chez Werdet.

Il me semble que cela est bien entendu. Je m'engage à compléter l'histoire que vous commencerez au dimanche 31 décembre dans les numéros du sept et du quatorze janvier. Je m'engage également à vous fournir avant la publication du 31, l'article du sept suivant.

Il faut seulement pour cela que vous ne me laissiez pas manquer de l'argent dont j'ai besoin pour ces détestables étrennes. Je vous rappelle à ce propos que je n'ai plus ou presque plus d'avance et que ma besogne actuellement faite par devers moi passe déjà la valeur de l'avance demandée, comme vous pourriez vous en assurer, si cela vous faisait plaisir.

Je passerai donc mercredi, et je vous embrasse de cœur.

Charles NODIER.

18 décembre 37.

(Collection particulière).

IX

Paris, 11 décembre 1842.

Mon cher Buloz, il y a un mois que je vous priaï de me faire avancer *deux cents francs* sur la caisse de la *Revue de Paris*. Vous me répondîtes, comme je m'y attendais, par une autorisation à toucher dont je n'ai pas abusé, car je n'en ai pris que *cent*. Il m'en revient donc *cent*, suivant vos bonnes et obligeantes intentions ; mais cette petite latitude n'est plus en proportion avec les besoins que m'imposent (*sic*) la rigoureuse époque du *jour de l'an*. Il me faut encore au moins *deux cents francs* pour y satisfaire bien étroitement, et c'est par conséquent *trois cents francs* au lieu de *deux cents* qu'il faudrait m'autoriser à toucher à la caisse, les *cent francs* du mois dernier compris, pour me tirer d'un de ces embarras ridicules où les heureux du monde ne se trouvent jamais.

Voilà, en toutes lettres, la supplique amicale que je viens vous adresser.

Je sais, mon cher Buloz, que vous avez souvent la main plus large encore pour certains de mes confrères en rédaction, mais je n'allègue pas ceci comme un motif péremptoire en ma faveur, et je sais à merveille ce qu'une entreprise comme la vôtre doit d'égards à des travaux plus faciles, plus expéditifs, et surtout plus brillants que les miens. Si je sollicite une grâce déjà un peu trop étendue, j'en conviens, pour peu qu'on la mesure à la valeur de ma plume, c'est que je fais entrer votre amitié en compte, et que je me fie beaucoup en elle.

Quant aux moyens de recouvrement, qui sont ici la chose essentielle, je ne puis vous en offrir aucun pour ce terrible mois de décembre, où j'ai bien de la peine à ne pas succomber sous le poids du travail *obligé*, mais janvier et février m'acquitteront, et au delà. Je vous les engage sur ma parole.

J'avais compté sur cet article des *Marionnettes*² qui m'a donné beaucoup de peine, mais la peine ne fait rien à l'affaire, et personne ne m'en ayant parlé depuis, je conjecture qu'il a *chûté* tout doucement, comme les neuf dixièmes de mes ouvrages. Vous me ferez purement et simplement la grâce de me le dire si vous jugez à propos que je le continue, ou si vous préférez une *nouvelle* quelconque. J'en ai deux ou trois dans mon sac.

Vous comprenez, mon cher Buloz, que cette épître demande une bien courte réponse. Il est important que je sache d'abord si vous accédez à mon placet ; 2^o quand je pourrai recevoir, et le plus tôt sera le meilleur, car chaque jour accroit d'un tiers le prix des plus minimes joujoux ; 3^o ce que vous auriez le plus de plaisir à recevoir dans la monnaie souvent fausse et de mauvais aloi que je fabrique avec ma plume, en échange de votre argent.

J'attends donc un mot de vous ces jours-ci, et je suis votre très sincèrement dévoué.

Charles NODIER.

P.S. Indépendamment des *cent francs* reçus, et des *deux cents francs* à recevoir, je serai comptable de *douze livres six sous* payés de trop sur le dernier article.

C.N.

X

(13 décembre 1843)

Mon cher ami,

Cette lettre, écrite dans mon lit, a pour unique objet de solliciter de votre aimable obligeance l'avance d'une somme de *quatre cents francs*, remboursable avec le petit reliquat qui vous est dû, dans le délai de quatre mois, c'est-à-dire au quinze avril 1844 prochain, sur la présentation de mon billet, si je ne suis pas parvenu d'ici là à vous fournir

1. L'article sur *Les Marionnettes*, par le Dr Néophobus parut dans la *Revue de Paris* en mai 1843.

de la *marchandise* littéraire jusqu'à concurrence de cette valeur. Si vous pouvez me rendre pour la dernière fois cet excellent service que j'attends de votre vieille amitié, il faudra que vous me fassiez tenir ici cet argent, car je ne suis pas en état de l'aller chercher. Si au contraire vous avez des raisons péremptoires de me le refuser, il suffira de me l'écrire en un triste mot. Alors, je rabattrai mon bonnet sur mes yeux je me roulerai dans ma couverture et je m'arrangerai pour mourir avant le premier janvier, ce qui m'est d'ailleurs assez indifférent. Je n'ai besoin que d'y mettre un peu de laissé-aller.

Ma position de solvabilité n'est pas équivoque. Il m'est dû *cinq mille francs* sur une caisse à laquelle il n'est pas séant de frapper, mais qui paye bien, et qui payera sous peu.

Vous avez eu la bonté de m'offrir vous-même quatre ou cinq mille francs de mes ouvrages, dont vous savez qu'on me présente davantage, et qui valent davantage en effet, puisque Charpentier s'engage à donner à peu près autant du droit d'en réimprimer la moitié dans le format de sa collection.

Tout cela sera réglé en janvier, et je déclare que jamais année ne s'est ouverte pour moi sous de pareils auspices de prospérité. Il ne fallait rien de moins à la vérité pour adoucir un peu la fâcheuse position où je suis.

Mais d'ici à la conclusion de ces affaires il y a un *premier janvier* à passer, et il serait bien dur pour moi qui, pauvre ou riche, ai toujours fait honneur aux devoirs que cette époque impose, de faire banqueroute à mes enfants de leurs étrennes accoutumées, quand j'ai plus d'intérêt que jamais à laisser dans leur petit cœur un bon et dernier souvenir.

Quant aux articles de paiement, que vous préférerez probablement à des écus, puisque vous m'offrez toujours des écus pour des articles, je ne désespère pas tout à fait d'être encore en mesure de les écrire.

Voilà, mon cher Buloz, ce que j'avais à vous dire. Je sais que je puis vous gêner un peu, car je ne suis pas le seul à vous adresser semblable requête ; mais en vous gênant un peu vous m'aidez beaucoup, et je vous connais.

Tout à vous,

Charles NODIER.

Chronique

Séances mensuelles de l'Académie

En ouvrant la séance du 16 septembre, le directeur a félicité M. Joseph Hanse, désigné comme président du Conseil international de la Langue française.

L'Académie a entendu une communication de M. Carlo Bronne sur « Proust et Maeterlinck : un pastiche inédit ».

Le secrétaire perpétuel a fait rapport sur les graves inconvénients qui résulteront pour les Académies royales de l'évacuation de leurs locaux du Palais des Académies, décidée par l'administration des Travaux publics. L'Académie a décidé de saisir de la question M. le Ministre de la Culture.

Des subventions du Fonds national de la littérature ont été accordées.

Le 14 octobre, l'Académie a constitué une commission pour étudier la réforme projetée de l'enseignement moyen.

Elle a pris connaissance de la désignation en comité secret, par la section de littérature, des candidats présentés par cette section pour le siège laissé vacant par le décès du baron Nothomb.

Elle a entendu une communication de M. Fernand Desonay « sur un recueil d'hommages à Marcel Raymond. »

La deuxième Biennale de la langue française

Allocution de M. Joseph HANSE,
à la séance inaugurale ¹

Monsieur le Ministre,
Mesdames, Messieurs,

Au nom de la Fédération du français universel et de tous les congressistes qui nous apportent leur science et leur ferveur, j'exprime à Monsieur le ministre des Affaires culturelles du Québec notre profonde gratitude.

Dans cette aimable et vaillante province française où nous pouvons trouver tant de leçons et d'exemples, et où l'on semble cultiver le sens de la hiérarchie des réceptions et de la progression des discours, nous avons, depuis vingt-quatre heures, été accueillis successivement, et chaque fois dans les termes les plus cordiaux et les mieux adaptés aux circonstances, par M. le maire de cette vieille ville française, par M. le vice-ministre des Affaires culturelles, M. Guy Frégault, dont les soins attentifs ont entouré la préparation de notre Congrès, et par M. Jean-Noël Tremblay, ministre des Affaires culturelles du Québec.

Nous sommes très sensibles, Monsieur le Ministre, aux paroles de bienvenue que vous venez de prononcer. Votre générosité nous comble, votre présence nous honore, votre allocution nous émeut d'autant plus qu'elle traduit parfaitement les sentiments qui nous animent tous en ce moment : notre foi en l'avenir du peuple québécois et dans le destin de la langue qui est notre bien commun, notre commune source de fierté, notre beau souci collectif.

1. M. Joseph Hanse a présidé les séances de cette Biennale, ouverte solennellement le 6 septembre 1967 à Québec.

Grâce à votre libéralité, la Biennale pourra travailler à l'abri des soucis matériels et s'épanouir dans cette sympathie fraternelle qui différencie nos congrès de tous les autres.

Je veux aussi m'acquitter, avant de leur donner la parole, d'un agréable devoir de reconnaissance envers MM. Jacques Duron, Maurice Beaulieu et Alain Guillermou.

M. Jacques Duron, chef du service des lettres au Ministère français des affaires culturelles, me permettra de remercier à travers lui toutes les autorités qui, en France, ont constamment soutenu notre action. Il est un des pères spirituels de la Fédération et de nos Biennales. Nous sommes heureux et reconnaissants de pouvoir compter, à tout moment, sur les conseils, l'aide et la bonne grâce de ce Rivarol du XX^e siècle.

M. Maurice Beaulieu, directeur de cet Office de la langue française dont le Québec peut être fier, a pris sur lui, généreusement, l'écrasante préparation de la deuxième Biennale. Nous aurons l'occasion, pendant huit jours, de rendre grâces à son inlassable dévouement. Mais je tiens à le remercier tout de suite, ainsi que la grande Université Laval qui nous offre le confort de ses locaux, de ses logements et de ses services.

Je ne veux pas omettre de signaler ce que nous devons aussi, dans la préparation de ce congrès, au secrétariat parisien de la Fédération du français universel, à l'inlassable M. Alain Guillermou et au dévouement souriant de Madame Théoleyre.

Nous ne dirons jamais avec assez de force notre gratitude envers M. Guillermou, un de ces Français pour qui *impossible* n'est pas français. Depuis plus d'un an, sans rien abandonner de ses autres tâches, en menant à bien quelques-uns de ses projets les plus audacieux, il n'a cessé de penser à cette Biennale et de la préparer, à Paris ou ici même, avec l'entêtement d'un Breton, la patience d'un Canadien, la minutie d'un horloger suisse et la fougue d'une force de la nature. En parlant, après M. Duron, d'une force de la nature pour caractériser M. Guillermou, je sais ce que je dis, car je reviens des chutes du Niagara.

Au reste, chacun le sait mais il faut le redire, nous ne serions pas ici sans la volonté, sans l'obstination de M. Guillermou, sans son esprit d'initiative et son abnégation.

La Fédération du français universel, qui organise ces Biennales, est son œuvre, une de ses œuvres. Elle a été fondée à Paris le 17 février 1964, il y a donc un peu plus de trois ans. Des organismes voués à la défense du français en France, au Canada, en Suisse, en Belgique

voulaient associer leurs efforts pour la sauvegarde et l'unité de notre langue. La grande idée qui nous inspirait peut paraître dérisoire à ceux qui s'imaginent que le français surmontera naturellement sa crise actuelle, comme il en a surmonté d'autres, qu'il trouvera son équilibre, sans qu'on l'y aide, entre l'anarchie et le purisme ; ou à ceux qui renoncent d'avance à tenter de freiner une évolution accélérée par la force des choses ; ou encore à ceux qui ne voient pas qu'aujourd'hui, devenu langue de masse après avoir été langue d'une élite internationale, bien plus usité en ce milieu du XX^e siècle qu'aux plus beaux moments de son histoire, le français risque de connaître le sort du latin vulgaire : la langue populaire peut l'emporter sur celle des élites ; les emprunts et les échanges peuvent bouleverser, dénaturer la langue ; celle-ci peut, en se répandant à travers plus de trente États, se diversifier dans l'espace, au point de rompre l'unité de la francophonie.

Parlé (mais comment ?) par 100 ou 125 millions d'individus, le français est la langue de cinquante universités et de trois cents périodiques ; son rayonnement dépend de sa qualité, de sa pureté, de sa richesse, de son unité, de sa fidélité à ses traditions, mais aussi de sa vitalité, de son adaptation rapide à des besoins nouveaux. Nous voulons que, dans l'essentiel, refusant les emprunts massifs et inutiles à d'autres langues, bannissant la plupart des provincialismes qui créent de l'opacité dans les échanges, il soit partout le même, au Canada comme en France, en Belgique, en Suisse, en Afrique, en Asie. Nous sommes attachés à son unité parce que nous le sommes à son universalité, parce que nous avons conscience que la grande communauté française n'est pas un thème de discours, mais une réalité vivante.

Les grands rassemblements français que sont nos Biennales veulent être un témoignage de cette communauté française et de notre solidarité dans la défense du français. Ils sont animés de préoccupations scientifiques, mais ce sont aussi des actes de foi dans le destin de notre langue et des peuples qui la parlent et des actes de fraternité envers tous ceux qui partagent avec nous la responsabilité de son avenir et de son rayonnement.

Dès que nous avons conçu ces Biennales, les délégués du Québec à Paris ont émis le vœu, aussitôt exaucé, que la deuxième eût lieu dans la province du Québec en 1967. Ainsi ce lieu et cette date étaient fixés au départ et avec enthousiasme comme le terme de la première grande étape de notre croisade. C'est dire combien nous sommes heureux d'atteindre aujourd'hui cette étape vers laquelle nous faisons

route depuis trois ans et de tenir nos assises dans ce Québec, dans ce Canada français auquel tant de liens nous rattachent et dont les représentants à la première Biennale ont évoqué les graves problèmes avec une conviction passionnante et bouleversante.

Je n'ai pas oublié leur cri : « Cette Biennale, il y a deux cents ans que nous l'attendions ! ». Je me souviens de l'émotion de leurs adieux, de la gratitude qu'ils exprimaient pour le réconfort que leur avaient apporté ces consolantes retrouvailles. Nous aussi, par-dessus les siècles et l'Océan, nous avons retrouvé, dans ces Canadiens français si profondément attachés à la langue de leurs ancêtres et dressés dans un admirable élan pour sa défense, des compagnons d'armes et des frères dont nous allions partager désormais les soucis et les espoirs. Et voici que nous les retrouvons aujourd'hui chez eux, ces frères lointains et si proches, avec lesquels nous allons vivre des journées dont je puis dire déjà qu'elles seront inoubliables.

Ce que seront ces journées, le programme a pu vous l'apprendre. Je voudrais plutôt rappeler, pour vous permettre de les relier à celles de Namur, l'orientation que nous avons donnée à la première Biennale.

A Namur, notre premier souci a été de faire connaître aux quatre cents délégués de plus de vingt pays les organismes de la Fédération et le caractère particulier de l'appartenance française de la Belgique, de la Suisse, du Canada français. Que d'erreurs grossières en effet il fallait et il faudrait encore aujourd'hui dissiper à ce sujet ! Chacun des quatre pays représentés dans la Fédération disposait d'une ou de plusieurs séances. On y définissait sa situation particulière dans la francophonie, ses problèmes propres, puis les origines, les objectifs et l'action des organismes fédérés.

Nous avons voulu en outre étudier, en rapport d'ailleurs avec ces pays, l'action de la presse et de la radiotélévision sur la langue, et l'aide que ces deux grandes forces pouvaient nous apporter. Nous avons aussi amorcé l'étude des problèmes d'enseignement, auxquels nous reviendrons ici, mais qu'il faudra un jour reprendre encore, car il s'agit d'une question capitale.

Mais non contents de nous intéresser à la France, au Canada, à la Suisse, à la Belgique, nous avons tenu, dès la première Biennale, à faire apparaître la réalité de la francophonie, à susciter la solidarité entre tous les pays francophones : Aoste, Haïti, l'Afrique, Madagascar, l'île Maurice étaient présents à Namur, et les interventions de leurs délégués ont été souvent pathétiques.

La littérature aussi était présente et elle le sera dans tous nos congrès. La langue n'est pas seulement destinée aux relations

quotidiennes, elle est un matériau qui offre à l'écrivain des ressources et des résistances dont il doit tirer parti, en la marquant de son empreinte et de son génie.

Nous voulions d'ailleurs, par l'évocation des lettres françaises issues de la francophonie tout entière, affirmer que tous les écrivains qui à travers le monde illustrent notre langue sont des écrivains français à part entière, qu'ils appartiennent tous, quelle que soit leur nationalité, à la littérature française et qu'ils devraient être beaucoup mieux connus dans les divers pays de la communauté française. Qu'ils soient de France ou d'ailleurs, édités ou non à Paris, tous les écrivains français de qualité doivent trouver auprès des critiques parisiens et des historiens de la littérature française le même accueil, la même attention. Ils n'ont que faire d'indulgence ou de condescendance, mais ils ont droit à l'équité, d'où qu'ils viennent, parce qu'ils constituent le patrimoine indivis de la littérature française. Nous devons lutter avec persévérance pour que ce patrimoine, qui fait notre fierté, ne soit pas amoindri en vertu de préjugés ou de partis pris nationaux.

Ainsi, que nous pensions à la défense du français, à son unité, à son rayonnement ou à la littérature qui l'illustre, nous sommes toujours amenés à prendre conscience de la solidarité qui doit nous unir étroitement, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre.

C'est une des grandes idées qui doivent inspirer notre action. Cette conviction est nôtre depuis longtemps, et c'est pourquoi nous sommes ici, mais il faut encore la fortifier, la répandre. Je suis certain qu'elle va recevoir en ces journées une impulsion nouvelle. Quel endroit y était plus propice que cette terre frémissante qui a su, avec une fidélité exemplaire, rester française ?

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADÉMIES

- ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*. Années 1922 à 1959. 1 brochure in-8° de 78 p. — 1960 . . . 35 fr.
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J.M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 100 —
- ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Poulliart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 220 —
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 100 —
- BAYOT, Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 250 —
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 160 —
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1958. 1 vol. in-8° de VII-304 p. 160 —
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1966. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. 250 —
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 125 —
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 100 —
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 175 —
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 175 —

CHAINAYE Hector. — <i>L'Ame des choses</i> . Réédition I vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935	115 —
CHAMPAGNE Paul. — <i>Nouvel essai sur Octave Pirmez. I. Sa vie.</i> I vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952	125 —
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850). I. La Bataille romantique.</i> I vol. in-8° de 423 p. — 1931	275 —
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850) II. Vers un Romantisme national.</i> I vol. in-8° de 546 p. — 1948	275 —
CHARLIER Gustave. — <i>La Trage-Comédie Pastoralle (1594)</i> I vol. in-8° de 116 p. — 1959	125 —
CHRISTOPHE Lucien. — <i>Albert Giraud. Son œuvre et son temps.</i> I vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960	90 —
COMPÈRE Gaston. — <i>Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.</i> I vol. in-8° de 270 p. — 1955	160 —
CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren.</i> I vol. in-8° de 156 p. — 1958	140 —
DAVIGNON Henri. — <i>Charles Van Lerberghe et ses amis.</i> I vol. in-8° de 184 p. — 1952	140 —
DAVIGNON Henri. — <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel (Lettres inédites).</i> I vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955	70 —
DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux.</i> I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963	115 —
DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer.</i> I vol. in-8° de 468 p. — 1957	250 —
DELBUILLE Maurice. — <i>Sur la Genèse de la Chanson de Roland.</i> I vol. in-8° de 178 p. — 1954	140 —
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue.</i> Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958	160 —
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre.</i> I vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965	185 —
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève.</i> I vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965	200 —
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chantre d'Hélène.</i> I vol. in-8° de 415 p. — 1959	220 —
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée.</i> Réédition. I vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936	100 —
DONEUX Guy. — <i>Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme.</i> I vol. in-8° de 242 p. — 1961	140 —
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique.</i> I vol. in-8° de 169 p. — 1938	100 —
DUBOIS Jacques. — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle.</i> I vol. in-8° de 221 p. — 1963	140 —

- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Burg-Jargal »*. 1 vol. in-8° de 159 p. — 1923 100 —
- FRANCOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). 1 vol. in-8° de 115 p. — 1956 125 —
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. 1 vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 115 —
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. 1 vol. in-8° de 418 p. — 1936 225 —
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953 220 —
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 115 —
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 60 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. 1 vol. in-8° de 247 p. — 1962 135 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 175 —
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 100 —
- HANSE Joseph. — *Charles de Coster*. 1 vol. in-8° de 383 p. — 1928 110 —
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 à 2.700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 130 —
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 115 —
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 135 —
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 100 —
- LEJEUNE Rita. — *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier*. 1 vol. in-8° de 75 p. — 1938 80 —
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 100 —
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952. 175 —
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 80 —
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 220 —

- NOULET Émile. — *Le premier visage de Rimbaud*. I vol. 14 × 20 de 324 pages. — 1953 185 —
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. I vol. in-8° de 256 p. — 1962 150 —
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. I vol. in-8° de 224 p. 135 —
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 80 —
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 351 pages. — 1932 115 —
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — I vol. in-8° de 248 p. — 1962 145 —
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. I vol. in-8° de 248 p. — 1933 140 —
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). I vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 115 —
- REMACLE Louis. — *Le parler de la Gleize*. I vol. in-8° de 355 p. — 1937 175 —
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. I vol. in-8° de 213 p. — 1954 160 —
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 115 —
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleux borain*. I vol. in-8° de 200 p. — 1953 175 —
- SCHAEFFER Pierre-Jean — *Jules Destrée*. Essai biographique. I vol. in-8° de 420 p. — 1962 250 —
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. I vol. 14 × 20 de 132 p. — 1960. 100 —
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (nouvelle édition revue). I vol. in-8° de 152 p. — 1955 120 —
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. I vol. in-8° de 200 p. — 1937 100 —
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 247 p. — 1943 185 —
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 100 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 220 —
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un mâle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 115 —
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 90 —

VIVIER Robert. — <i>L'originalité de Baudelaire</i> (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). 1 vol. in-8° de 296 p. — 1965	185 —
VIVIER Robert. — <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954	160 —
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8° de 285 p. — 1960	175 —
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961	60 —
WARNANT Léon. — <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949	185 —
WILLAIME Élie. — <i>Fernand Severin — Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941	110 —

Publications récentes

GUILLAUME Jean, S.J. — « <i>Les Chimères</i> » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte	180 —
LECOQ, Albert. — <i>Œuvre poétique</i> . Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p.	250 —
RENCHON, Hector. — <i>Études de syntaxe descriptive</i> . Tome I : <i>La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales</i> . 1 vol. in-8° de 200 p.	130 —
Tome II : <i>La syntaxe de l'interrogation</i> . 1 vol. in-8° de 284 p.	185 —
SANVIC Romain. — <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête</i> . Introduction et notices de Georges SION. 1 vol. in-8° de 382 p.	250 —
BRAET Herman. — <i>L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900</i> . 1 vol. in-8° de 203 p.	200 —

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part. Le présent tarif annule les précédents.

PRIX 40 Fr.